

Georg Lukács

L'édification socialiste et la genèse de l'homme nouveau.

Makarenko

Le chemin de la vie.

1951

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :

Makarenko: *Der Weg ins Leben*.

Il occupe les pages 417 à 471 du volume *Probleme des Realismus II, der russische Realismus in der Weltliteratur*, t. 5 des *Georg Lukács Werke*, Berlin & Neuwied, Luchterhand, 1964.

Il était jusqu'à présent inédit en français.

Toutes les notes sont du traducteur. Elles donnent pour la plupart les références des textes cités, ou renvoient pour les épisodes évoqués aux passages de *Le Chemin de la vie* dans la traduction de Jean Champenois (Paris, Delga, 2022). Nous ne nous sommes en aucun cas permis de corriger cette traduction, même lorsqu'elle s'éloignait du texte allemand cité par Lukács.

Plus qu'une recension du livre de Makarenko, ce texte de 1951 est aussi pour Lukács, qui fait à l'époque l'objet de vives critiques de la part de la direction stalinienne du parti hongrois, l'occasion d'exposer dans de larges digressions, ses conceptions en matière d'esthétique, et d'analyser certains concepts.

.



A handwritten signature in cursive script that reads "Georg Lukács". The ink is dark and the paper is light-colored.

Georg Lukács (1885-1971)

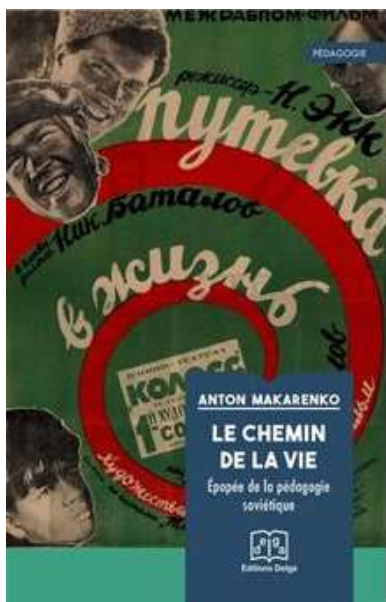
Anton Semionovitch Makarenko
[АНТОН Семёнович Макаренко]
(1888-1939) pédagogue soviétique.



Dans les quinze premières années de la période post-révolutionnaire (1920-1934) Makarenko intervient dans un contexte où les écoles et autres institutions éducatives d'une part étaient extrêmement peu nombreuses et n'étaient d'autre part pas soumises à la normalisation rigide et aux contrôles idéologiques mis en place depuis le milieu des années 1930.

C'est en 1920, à la suite de son intervention dans une colonie pénitentiaire pour jeunes délinquants (près de Poltava) qu'il se rend compte que les approches éducatives et pédagogiques généralement admises à l'époque sont pratiquement inefficaces.

Il propose alors une théorie de la création et du renforcement de la collectivité éducative qui a pour fondement un profond humanisme, la philosophie des œuvres de Maxime Gorki ainsi que les traditions et des méthodes de la pédagogie nationale, ce qui inclut la "cause commune" c'est-à-dire l'éducation et la formation par l'implication dans le travail volontaire pour atteindre des objectifs compréhensibles et prévisibles pour le bien commun. Il la teste avec succès dans la Colonie *Gorki*, le complexe éducatif et pédagogique du ministère de l'Éducation.



Le récit de Makarenko, écrit de 1925 à 1935, couvre la période 1921-1928.

Dans ses écrits, Makarenko a été le premier de son espèce à proposer un système d'éducation et de pédagogie qui portera plus tard son nom. Dans ses écrits, il a fait valoir que le système qu'il appliquait dans les établissements pénitentiaires était à l'origine destiné à tous les écoliers relativement sains et à tous les établissements d'enseignement.

Путёвка в жизнь
trad. Jean Champenois
Paris, Delga, 2022

Makarenko, *Le Chemin de la Vie*.

... que ce sont précisément les hommes qui transforment les circonstances et que l'éducateur a lui-même besoin d'être éduqué.

Marx, III^{ème} thèse sur Feuerbach. ¹

Ce livre de Makarenko retrace l'histoire du développement, d'une certaine façon l'« accumulation primitive », de la pédagogie socialiste. (L'expression *accumulation primitive* n'est utilisée exclusivement ici qu'au sens de préhistoire du nouveau, riche en ébranlements et conflits : comment sont nés les principes du nouveau, qui ensuite a, d'une manière générale, fonctionné normalement, comment les conditions préalables de ce fonctionnement régulier ont été créées à partir du chaos – relatif – d'une période de transition révolutionnaire.) Mais cette pédagogie est bien davantage qu'une simple pédagogie au sens étroit d'une discipline bourgeoise. C'est vrai : les penseurs et acteurs sociaux importants qui se sont préoccupés vraiment sérieusement de résoudre les problèmes de la pédagogie ont toujours été conduits à dépasser les limites de la seule spécialité. Ils en sont ainsi arrivés sur maintes questions particulières à des résultats importants. Mais il leur a cependant été absolument impossible d'atteindre des résultats satisfaisants.

Pourquoi ? Parce que le caractère antagoniste des sociétés de classe, précisément sur cette question, ne permet aucune solution positive, mais dans le meilleur des cas une perspective utopique dont la réalisation devait être repoussée à l'infini, sans que puissent être montrés les véritables chemins ne serait-ce que d'une approche. L'opposition irréductible entre

¹ In Karl Marx, Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, Paris, Éditions Sociales, 1971, p. 32.

l'homme et la société de classes, que Kant par exemple a qualifié d'« insociable sociabilité », ² ne rend pas possible une éducation humaniste qui serait en même temps une éducation à la vie. L'homme éduqué dans le capitalisme doit, ou bien être formé à une sorte de barbarie, formé à imposer brutalement, sans ménagement, ses intérêts égoïstes, tout cela lié à l'hypocrisie qui en fait partie, à s'adapter à la « lutte pour l'existence » capitaliste, ou bien, en raison de principes humanistes d'action qui ont formé sa personnalité, être inadapté à la vie. (Nous ne pouvons pas parler ici des propositions de compromis entre ces extrêmes antagonistes.) C'est pourquoi la pédagogie bourgeoise de la période impérialiste où ces oppositions prennent leur forme la plus aiguë, lorsqu'elle ne veut pas – comme dans l'Allemagne de Hitler, comme aux USA de nos jours – former ouvertement des voleurs, des meurtriers, des gangsters, transporter l'individu dans un espace socialement vide, éteindre dans sa conscience le lien réel à la société, à ses contemporains, réduire à l'impuissance l'entendement et la raison, qui reflètent et élaborent ces rapports, transformer l'homme en un faisceau d'instincts incontrôlables. Tout cela va, dans la pédagogie bourgeoise, être dénommé *respect de l'individualité de l'enfant*. En réalité, cela signifie renoncer à l'éducation, dans le meilleur des cas élever des excentriques hystériques, qui souvent, par ce détour, deviennent également des gangsters.

Cet antagonisme ne peut réellement être aboli que par la révolution prolétarienne. Mais la suppression n'est pas un acte simple, pas un processus linéaire. Seule la prise du pouvoir par la classe ouvrière, la dictature du prolétariat, la direction du Parti Communiste, peut faire advenir les conditions préalables matérielles et idéelles d'une telle abolition de l'antagonisme :

² Emmanuel Kant, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* (1784), trad. Luc Ferry, Prop. IV, Paris, Folio Gallimard, 2009.

une direction et une aide consciente vers la genèse et le développement de l'homme nouveau socialiste. Néanmoins, pour cela, la destruction de l'État bourgeois, la suppression de l'exploitation capitaliste ne suffisent pas à elles seules. Une rééducation générale des hommes – bien au-delà du cadre de la pédagogie au sens strict – est nécessaire afin que les possibilités contenues dans la victoire de la révolution prolétarienne deviennent réalité.

Marx a clairement dit cela aux ouvriers révolutionnaires il y a déjà cent ans : « Il vous faut traverser 15, 20 et 50 ans de guerres civiles et de guerres entre peuples non seulement pour changer les rapports existants, mais pour vous changer vous-mêmes... »³ Dans les conditions plus concrètement développées de la dictature du prolétariat, alors que ce processus de développement se manifestait déjà dans l'initiative grandiose des « samedis communistes », Lénine formulait ainsi la question : « C'est le début d'une révolution plus difficile, plus essentielle, plus radicale et plus décisive que le renversement de la bourgeoisie, car c'est une victoire sur notre propre routine, notre relâchement, notre égoïsme petit-bourgeois, sur ces habitudes que le capitalisme maudit a léguées à l'ouvrier et au paysan. Quand cette victoire sera consolidée, alors et alors seulement la nouvelle discipline sociale, la discipline socialiste aura été créée; alors et alors seulement le retour en arrière, le retour au capitalisme, deviendra impossible, et le communisme deviendra véritablement invincible. »^{4, 5}

³ Karl Marx : *Révélations sur le procès des communistes de Cologne* (1852), *MEW*, t. 8, p. 412. Trad. Léon Remy, Paris, Schleicher, 1901.

⁴ Lénine, *La grande initiative*, in *Œuvres* t. 29, p. 413.

⁵ La traduction italienne comporte à cet endroit un passage, qui ne figure pas dans l'édition allemande de Luchterhand : « Avec la thèse de Staline sur la fonction active de la superstructure dans la destruction de l'ancien, dans la construction du neuf, ce problème trouve sa solution théorique définitive. »

Ce processus général d'éducation de l'humanité nouvelle englobe l'histoire de la genèse du socialisme dans son ensemble ; de la prise du pouvoir en passant par la guerre civile jusqu'à l'édification socialiste, jusqu'à la transformation socialiste du village, jusqu'à l'effacement de la séparation entre travail intellectuel et travail physique etc., en un mot jusqu'au passage du socialisme au communisme. Dans cette éducation sociale générale du peuple, la superstructure joue un rôle actif, important. Il va de soi que la transformation du fondement matériel de la vie est et reste la condition préalable et la base de la transformation, de la rééducation des hommes. Mais d'un côté, ce changement des circonstances de la vie n'est pas un processus extrahumain « objectif » dont l'homme nouveau serait le produit passif. Il faut plutôt un héroïsme tenace et durable, de haute tension, une initiative des masses et des individus ininterrompue, spontanée, créative, pour réaliser ce bouleversement, le plus grand dans l'histoire universelle. D'un autre côté, ces circonstances sociales qui déterminent les hommes se développent elles-mêmes en interaction constante avec les hommes qui sont donc en même temps leurs produits et leurs producteurs.

Ce n'est que dans le cadre d'une telle éducation et auto-éducation d'un peuple libéré que la pédagogie au sens strict, l'éducation des enfants, des futurs hommes nouveaux, prend sa véritable signification ; ce n'est que comme préparation à cette œuvre sociale générale d'éducation que ses objectifs, tâches et méthodes peuvent se clarifier, se détacher définitivement de l'absurdité, de l'hypocrisie, de l'étrangéité à la vie de ses traditions bourgeoises et surtout impérialistes.

I.

Le *Poème pédagogique* de Makarenko – c’est le titre original en russe – nous raconte tout d’abord, et donne comme teneur idéologique immédiate, l’histoire de la genèse de cette pédagogie socialiste. L’ouvrage commence par un entretien entre Makarenko et le Directeur de l’instruction populaire :

« – Très juste : Il s’agit de créer l’homme nouveau.

– Le créer, tu as bien dit !

– Mais personne ne sait comment s’y prendre.

– Et toi ?

– Moi non plus, je ne sais pas . »⁶

Il se termine par la foi de Makarenko en cette perspective. « Et peut-être prochainement cessera-t-on, chez nous, de composer des *Poèmes pédagogiques*, pour écrire une simple et pratique *Méthode de l’éducation communiste*. »⁷

Le récit qui se déroule entre les deux montre le chemin qui mène à ces connaissances, les faits de la vie qui suscitent et déterminent ces connaissances. Il faut naturellement ajouter ici, comme deuxième angle de vue : la genèse, la croissance d’une nouvelle conscience des fondements de la vie socialiste, de la manière dont ceux-ci – en interaction avec le déploiement de la condition d’existence de cette conscience – déterminent l’homme, ses actions, ses sentiments et idées : c’est le contenu essentiel de toute bonne œuvre de la littérature socialiste, qui apporte aussi quelque chose de neuf dans son contenu.

L’œuvre de Makarenko occupe néanmoins, sous ces deux aspects, une place particulière. Premièrement, l’histoire de la nouvelle pédagogie naissante sous nos yeux est effectivement une partie essentielle de l’histoire objective de la genèse de la théorie socialiste de l’éducation. Nous avons devant nous le

⁶ Makarenko, *Le Chemin de la Vie*, op. cit. p. 28. Septembre 1920.

⁷ Ibidem, p. 709.

cas extrêmement rare qu'une création artistique, indépendamment de sa teneur esthétique, figure elle-même une étape importante de l'histoire du développement des idées d'une science. En général, l'originalité idéale d'une œuvre littéraire consiste en effet « seulement » – mais ce « seulement » n'est assurément pas peu de choses – en ce qu'une étape importante de la vie sociale est représentée de façon si riche, si individuelle et si typique, que cette plénitude de figuration non seulement illustre par un cas concret la teneur idéologique générale, mais fait apparaître aussi à son sujet, en raison de la figuration profonde et diversifiée, des traits idéologiquement nouveaux, des éléments nouveaux. Mais il va de soi que même les meilleurs romans sur la guerre civile ne peuvent être des contributions à la théorie et l'histoire de la guerre civile qu'au sens mentionné ci-dessus. Les véritables théorie, stratégie et tactique ont été élaborées par le parti des bolcheviks, sous la direction de Lénine.

Le livre de Makarenko prend de ce point de vue une place particulière dans la littérature soviétique. Nous trouvons certes dans les œuvres des classiques du marxisme des esquisses explicites permettant de fonder et d'élaborer une pédagogie socialiste ; les bolcheviks ne sont assurément pas rares à avoir travaillé à sa concrétisation (il suffit de renvoyer à Kalinine et à Kroupskaïa),⁸ mais Makarenko a lui-aussi joué un rôle important dans le développement théorique et pratique de la pédagogie. Il ne montre donc pas l'appropriation, provoquée par la pratique, des principes, de la stratégie et de la tactique d'un champ d'activité important, mais la prise de conscience et la mise à l'épreuve de ces principes dans la pratique propre,

⁸ Mikhaïl Ivanovitch Kalinine [Михаил Иванович Калинин], (1875-1946) révolutionnaire, homme politique et dirigeant soviétique, président du Præsidium du Soviet suprême.

Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa [Надежда Константиновна Крупская], militante bolchevique, épouse de Lénine et pédagogue de métier.

par la pratique propre. On peut donc, en exagérant un peu, dire que *Le Chemin de la Vie* de Makarenko est l'histoire de l'« accumulation primitive » de la pédagogie soviétique.

Le paradoxe d'une telle formulation se réduit un peu si nous considérons encore cette question sous le deuxième angle mentionné ci-dessus. Ce que l'on voit alors en premier lieu, ce n'est pas dans quelle mesure les idées pédagogiques de Makarenko qui, dans le roman, sont décrites dans leur genèse, dans leur surgissement peu à peu des faits observés et vécus, sont objectivement originales, ce qu'elles représentent pour le développement de la pédagogie en tant que science. Ces idées ont bien davantage dans le roman une fonction littéraire dynamique : elles éclairent le chemin que suit la collectivité de Makarenko ; elles découlent de cette vie, elles influent sur la formation des hommes nouveaux : ceux-ci sont – pour répéter concrètement une idée déjà généralement comprise – en même temps les producteurs et le produit de la vie de cette collectivité.

Naturellement, la séparation radicale opérée ici au nom de la clarification est artificielle. Si Makarenko n'avait pas été – théoriquement et pratiquement – un grand pédagogue, l'interaction que nous venons de décrire n'aurait jamais pu être aussi bien exprimée. Et d'un autre côté, la genèse et les formes littéraires d'idées fausses, à demi vraies, superficielles, ne pourraient jamais atteindre au plan de la narration littéraire une puissance passionnante comme celle que nous éprouvons constamment dans ce livre unique en son genre. Ce n'est en effet pas la moindre raison de l'exceptionnalité de cette œuvre que la vie figurée de manière aussi sensible donne naissance, dans sa dialectique propre, à des idées progressistes objectivement importantes, scientifiquement significatives. L'essence générale de la littérature socialiste réaliste, la profonde unité interne et intime de l'idéal et de l'artistique, de

l'idée et de la figuration, s'exprime ici dans une liaison unitaire pleine de tension, unique en son genre.

La définition caractérisant historiquement le contenu comme « accumulation primitive » de la pédagogie socialiste prend cependant dans ce contexte une signification encore plus concrète. *Le Chemin de la Vie* se déroule pendant la guerre civile, à l'époque des luttes pour la défense, la justification et la consolidation économique, politique, économique et idéologique du socialisme. La pédagogie socialiste, en tant que partie intégrante de ce processus global, ne peut donc, ni théoriquement ni pratiquement, être quelque chose de déjà prêt qui serait tout simplement appliqué aux faits de la vie. Il faut en l'occurrence assurément penser que la vie a toujours pour contenu la lutte entre l'ancien et le nouveau et que de ce fait, c'est le devoir de la théorie marxiste-léniniste de toujours apprendre des tendances évolutives de la réalité et de s'y adapter. Mais il s'agit là de quelque chose qui, au sein de cette vérité générale, représente du qualitativement nouveau.

Il y a aussi d'autres œuvres importantes qui décrivent l'époque de la guerre civile, montrent ce processus par lequel la nouveauté socialiste commence à surgir peu à peu, parmi des luttes et dans des contradictions, de la désolation et du chaos réactionnaires de la société bourgeoise qui s'effondre, de son économie et de son idéologie. Le cas particulier chez Makarenko réside tout d'abord et directement de l'exacerbation extrême de ces déterminations. Au milieu de cette lutte de l'ordre nouveau avec l'anarchie sauvage de l'ancien, il faut, dans les conditions les plus graves possible, résoudre la tâche la plus difficile possible : éduquer en hommes socialistes des enfants dévoyés, vagabonds, et même pour la plupart devenus des délinquants.

Nous avons déjà dit quelle est l'attitude de Makarenko par rapport à sa tâche quand il aborde sa réalisation. Il trouve parmi

ses élèves – naturellement – une résistance sourde, parfois même au début ouvertement hostile. Les pédagogues, les autorités dont Makarenko dépend professionnellement, veulent aborder toutes les questions avec les méthodes psychologiques et pédagogiques de l'impérialisme décadent, avec un individualisme bourgeois mollasson. Ils empêchent donc, dans la mesure où l'énergie de Makarenko le tolère, autant que possible l'œuvre éducative. Et l'environnement immédiat – un village prédominé par les koulaks – se comporte à l'égard de la colonie de Makarenko de manière tout aussi hostile que par rapport à toutes les tentatives d'importer à la campagne l'esprit, l'organisation du socialisme. Les organes soviétiques supérieurs, qui apprécient mieux l'orientation juste, sont loin, surchargés à l'époque par des tâches objectivement plus importantes. Makarenko et son équipe qui se constitue progressivement doivent, de ce fait, compter en premier lieu sur eux-mêmes.

Toutes ces circonstances, dans leur globalité et leur interaction, font du *poème pédagogique* l'épos de l'« accumulation primitive » de l'éducation socialiste. Car leur entrelacement a pour conséquence que l'œuvre éducative – au plan matériel et au plan des idées – doit s'engager en partant de zéro. On peut dire que ni les conditions préalables objectives du succès, ni les subjectives, n'existent visiblement. On ne tirera pas les conséquences nécessaires des conditions préalables éventuellement déjà présentes, même si elles sont encore extrêmement imparfaites. L'ouvrage raconte comment, en éprouvant et en identifiant certaines conséquences de l'idéologie bourgeoise dégénérée, de l'existence bourgeoise condamnée à l'anéantissement, par la clarté des objectifs de Makarenko qui certes, au début, n'étaient très largement qu'instinctifs, les conditions préalables, les présupposés de l'œuvre d'éducation ont pu pas à pas être développés. La nouvelle pédagogie

socialiste crée, dans une certaine mesure à partir d'elle-même, sa théorie, ses présupposés et moyens organisationnels, pour donner ensuite à cette formation autogénérée une conscience socialiste, une orientation et une forme socialiste afin, une fois arrivée à maturité, de s'insérer comme partie intégrante dans le socialisme en plein essor.

Quand Makarenko, comme nous l'avons déjà mentionné, dit au début de son activité qu'il ne sait rien de la manière dont il doit remplir sa tâche, il ne pense naturellement pas à un néant théorique, mais à peu près à ce que Lénine disait, au début de la NEP sur le capitalisme d'État à cette étape : « il n'y a pas un seul livre qui examine le capitalisme d'État en régime communiste. Même Marx ne s'est pas avisé d'écrire un seul mot à ce sujet, et il est mort sans avoir laissé une seule citation précise, une seule indication irréfutable. Aussi devons-nous aujourd'hui nous tirer d'affaire par nos propres moyens. »⁹

Certes, – aussi important, esthétiquement et idéellement, que cela puisse être comme phénomène immédiat, même si cela peut justement fonder par là l'unicité en son genre de cette œuvre – tout cela n'est pourtant que forme apparente. L'essence, la force motrice et créatrice en dernière analyse, c'est la victoire du socialisme dans la Grande Révolution d'Octobre, son affirmation contre tous ses ennemis internes et externes dans la guerre civile, la clarté des objectifs des bolcheviks dans cette démarche. Pourtant, aussi lâche que puisse être la liaison de la colonie Gorki à la vie socialiste des villes, avec la lente percée, contradictoire, du socialisme dans les villages, aussi perturbante dans son influence que puisse être l'incompréhension de ceux qui avaient alors des postes de direction dans l'administration pédagogique, l'environnement vraiment déterminant de cette vie héroïque, de ces actions

⁹ Lénine, *Rapport politique du Comité Central au XI^{ème} congrès du P.C.(b)R*, (27 mars 1922), in *Œuvres* t. 33, pp.267-314.

héroïques, c'est justement le socialisme, conquis dans de durs combats, et qui se consolide difficilement. Même si au début, cet environnement peut paraître peu efficient, même si parfois il peut sembler que le pionnier Makarenko poursuivrait idéologiquement et pratiquement la lutte pour ses objectifs, en soi et dans son environnement, dans la « solitude » et l'« isolement », la véritable base de toute pensée, et de toute initiative heureuse et réussie, de toute orientation pratique vers le mieux dans la vie de la colonie Gorki, c'est l'ordre social socialiste du pays, l'esprit bolchevik du parti dirigeant.

Ce n'est qu'en prenant en compte ces corrélations simples et transparentes dans leurs principes, mais néanmoins extrêmement embrouillées dans la pratique quotidienne, dans la consolidation de la théorie, que l'unicité en son genre de cet ouvrage et des faits de la vie qui lui sont sous-jacents devient vraiment compréhensible. L'originalité et la résolution de Makarenko n'ont rien à voir avec un « génie » ou même une « géniale solitude », une individualité excentrique bourgeoise. Son génie – cette fois sans guillemets – consiste justement en ce qu'il voit et réalise pratiquement les buts éducatifs de la société socialiste, plus tôt que la plupart de ses collègues qui tâtonnent encore dans le brouillard des pseudo-théories bourgeoises et critiquent encore ses résultats marquants, même quand Makarenko marche déjà fièrement à la tête de ses élèves sur la large route du socialisme. Cette « solitude » dure donc seulement jusqu'à ce que les connaissances pratiques de Makarenko rejoignent le courant de la pratique générale de la société socialiste. Mais ce courant irrigue d'une manière de plus en plus visible tous les événements, tous les actes et idées des individus, évidemment, et certes en premier lieu ceux de Makarenko ; ce contexte, cette influence, est la base véritable de tous les actes et idées. Ainsi, le véritable génie – sans guillemets – de Makarenko consiste donc avant tout dans sa

capacité, dans le mouvement général vers le socialisme, à faire certes quelques pas en avance sur ses collègues immédiats, mais des pas qui peuvent être confirmés par l'évolution générale, par la théorie et la pratique.

C'est ainsi que Makarenko devient un héros socialiste ; son œuvre une autobiographie socialiste. Car l'abolition des contradictions antagonistes de la société de classe – non pas des contradictions comme base de la vie, mais de leur caractère antagoniste – se voit aussi dans la relation de la personnalité modèle, dépassant ses contemporains, avec ses prochains. L'antagonisme des contradictions avait créé dans la société de classes une opposition plus ou moins indépassable : presque sans exception, on ne peut y vivre en donnant l'exemple qu'en imposant ses actes, inébranlablement, à contre-courant¹⁰ des tendances de l'époque.

Là-aussi, la différence décisive entre la personnalité véritable, significative pour l'humanité, et les lubies seulement subjectives des excentriques individualistes, éventuellement intéressants et spirituels, ce n'est que l'histoire qui l'établit, la plupart du temps *post festum*.¹¹ L'idéologie bourgeoise décadente en déduit – là aussi à tort – le type héroïque de la grande individualité « solitaire », l'opposition prétendument indépassable entre la véritable personnalité et la masse. Répétons-le : là aussi à tort. La grandeur historique durable, y compris dans les sociétés de classes, repose en effet sur le fait que l'essence de la réalité objective est le véritable objet des idées et actes individuels, qu'elles conceptualisent ou transposent en actions ces éléments qui, dans le combat dialectique entre l'ancien et le nouveau, ne sont pas encore

¹⁰ © Le président Mao a dit: « *Aller à contre-courant est un principe du marxisme-léninisme.* » Chou En-lai, *Rapport au X^{ème} congrès du Parti Communiste Chinois*. Pékin, Éditions en langues étrangères, 1973, p. 21.

¹¹ Après coup.

reconnus, mais sont objectivement devenus d'actualité. Hegel dit déjà des « grands hommes dans l'histoire » : « Leur justification n'est pas dans l'ordre existant, mais ils la tirent d'une autre source. C'est l'Esprit caché qui frappe contre le monde actuel, qui est encore souterrain, qui n'est pas encore parvenu à une existence actuelle et qui veut sortir parce que le monde actuel n'est pour lui qu'une coquille qui contient en soi un autre noyau que celui qui convient à la coquille. »¹²

Avec l'abolition de l'antagonisme des contradictions motrices, avec le fait que les hommes commencent à guider leur histoire avec une conscience juste – ces deux faits représentent deux aspects du même changement qualitatif, de principe, dans l'histoire de la société – ce rapport se modifie lui-aussi qualitativement, dans son principe. Dans les sociétés de classe, il y avait plus ou moins une simple figure de style consistant à appeler *chargés d'affaires* ceux qui agissent de la sorte, car subsiste toujours en eux, du point de vue de l'individu, un hasard indépassable entre effort subjectif et activité sociale objective ; aussi bien la nécessité objective de l'histoire que celle aussi de la vocation personnelle ne peuvent s'imposer que par la médiation de hasards de ce genre. Naturellement, le fait que l'individu Makarenko présente telle ou telle caractéristique comporte également des éléments fortuits. Néanmoins, le Makarenko qui apparaît dans ce livre, qui oriente et rend conscients les événements de ce livre est justement dans ses efforts un produit des mêmes tendances d'évolution de la société consciemment conduites par le parti des bolcheviks, lesquelles plus tard complètent productivement et prolongent ses connaissances. Sa grandeur, ce qu'il y a de fascinant dans sa personne, réside justement en ce qu'il précède un groupe qui vise les mêmes objectifs que lui, et lui indique le chemin

¹² Hegel, *la Raison dans l'Histoire*, Paris, UGE 10/18, 1971, p. 121. Traduction modifiée.

qu'elle cherche moins consciemment, mais identique quant à sa direction. C'est pourquoi les moments de solitude, le sentiment d'être abandonné, de ne pouvoir compter que sur soi-même, ne peuvent pas, là non plus, manquer. Ils ont cependant une tonalité tout autre : celle, clairement, du transitoire, de l'éphémère ; ils ne manifestent aucune opposition, aucun antagonisme comme dans les sociétés de classe, mais seulement une différence de rythme dans l'évolution de gens ayant les mêmes aspirations.

C'est pourquoi la personnalité de Makarenko domine si fortement cette œuvre, comme cela n'arrive en littérature que rarement, et néanmoins, il n'est à aucun moment un héros de type ancien. La marche vigoureuse d'un peuple libéré depuis peu détermine le ton de l'ensemble, peu importe si cette véhémence – dans la colonie Gorki elle-même – est figurée directement ou ne s'exprime que par les influences, souvent très embrouillées, de l'environnement qui devient de plus en plus socialiste. Mais ce changement décisif d'atmosphère ne réduit en aucune façon l'importance déterminante de la figure de Makarenko, telle qu'il en fait l'autoportrait. Bien au contraire, elle évolue précisément dans ces contextes – sans perdre de sa sobriété rationnelle affichée – en un véritable héros du peuple.

Cela place aussi l'autobiographie du *Poème Pédagogique* sous un nouvel éclairage. La genèse des idées et de l'œuvre de Makarenko comme thème central entraîne obligatoirement, en raison de l'importance déterminante de la personne de l'auteur, certains traits autobiographiques. Assurément dans le sujet, déjà, avec le signe distinctif que certes, Makarenko se présente dans le roman comme une personnalité mûre (mûrie par le socialisme), mais cependant aussi que ce qui le rend vraiment important, historiquement, se développe peu à peu devant nous et dans cette mesure est dépeint sous la forme d'une

autobiographie. Cette autobiographie est donc, d'un côté, un prolongement brillant de la tradition gorkienne. La vie est certes racontée à la première personne, mais le poids véritable de la représentation repose sur les circonstances et les hommes que rencontrent ce *je*, comment ils le forment et comment ils sont formés par lui ; comment ces idées et sentiments, expériences et connaissances dont la totalité dynamique constituent le *je* qui raconte, s'épanouissent sur ce terrain de l'existence, et en même temps le modifient. Il était déjà caractéristique de Gorki, que sa personnalité n'apparaisse pas directement dans la description, mais comme sujet et objet de cette interaction d'une période de transition très importante. Il n'est pas surprenant que cette prédominance de l'environnement social apparaisse beaucoup plus fortement chez Makarenko que chez Gorki. Cela génère une polémique qualitativement accrue contre l'individualisme bourgeois, dans laquelle s'exprime justement le fait qu'une personnalité authentique ne peut naître et faire ses preuves que par son efficacité sociale, par son identification aux grands courants progressistes de l'époque. En d'autres termes : que seul le socialisme est cette époque de développement de l'humanité dans laquelle d'authentiques personnalités peuvent vraiment se développer. Plus consciemment disparaissent les particularités subjectivistes, les nuances et les raffinements par lesquels l'individu bourgeois se boursouffle en une « personnalité », et plus fortement, plus impétueusement surgissent les traits de la personnalité authentique, liée au peuple.

D'un autre côté, le trait déjà mentionné – à savoir que ce récit autobiographique ne concerne qu'une séquence de vie historiquement déterminante, mais pas la manière dont la personnalité qui fait ses preuves sous nos yeux devient ce qu'elle est – est également une caractéristique de sa nature socialiste consolidée. L'autobiographie de Gorki montre le

chemin de l'auteur jusqu'à son appropriation de la conception socialiste du monde. Ici, chaque détail, chaque rencontre fortuite en apparence est de la plus grande importance, car ce sont justement de tels détails qui permettent de percevoir combien le chemin vers le socialisme est jonché d'épines et dangereux pour tout homme qui y aspire honnêtement, quel phénomène exceptionnel Gorki a dû être pour surmonter victorieusement ces obstacles. L'écrit autobiographique de Makarenko est en revanche un témoignage du développement de la personnalité dans un environnement déjà socialiste, en rapport avec la poursuite de l'édification du socialisme, comme partie de son développement progressif. Ici, c'est déjà le *quoi* de la personnalité qui est déterminant, et pas le *comment* de sa formation ; la mise à l'épreuve et pas la genèse. (il est naturellement possible aussi dans la société socialiste, possible aussi pour des auteurs socialistes, d'écrire des autobiographies du type de Gorki. Mais alors, même dans ceux-ci – comme dans les beaux livres de Fedine – ¹³ la voie personnelle vers le socialisme est ce qui est thématiquement décisif. Et avec le renforcement du mouvement ouvrier révolutionnaire, il se crée aussi dans le capitalisme la possibilité d'un autoportrait du type de Makarenko : L'éducation par le parti communiste crée pour Fučík ¹⁴ la base pour publier l'autobiographie de sa vie et de sa grande personnalité, dans la description de son expérience de la prison, dans l'épreuve d'un héros communiste persévérant.

¹³ Constantin Alexandrovitch Fedine [Константи́н Алекса́ндрович Фе́дин], (1892-1977), écrivain soviétique. On lui doit notamment *Première joies* et *L'été extraordinaire* (Prix Staline), Paris, Éditeurs Français Réunis).

¹⁴ Julius Fučík (1903-1943), écrivain tchécoslovaque, résistant au nazisme. Membre du CC du PCT, il fut arrêté, torturé et pendu. *Écrit Sous La Potence*, Trad. Yvonne et Karel Marek, Paris, Seghers, 1947.

II.

Cela fait partie, au plan idéologique comme artistique, des traits les plus importants de Makarenko qu'on ne puisse pas trouver chez lui non plus la trace d'états d'esprits ou de moyens d'expression romantiques. Certes, toute son entreprise est au sens courant du terme extrêmement romantique ; certes, des écrivains mineurs auraient, de manière romantique, vu nombre, la plupart même, des personnes ou événements décrits. Ce n'est pas le moindre aspect de la grandeur de Makarenko qu'il traite avec sobriété chaque fait de la vie, leur reconnaît avec un regard acéré, approuve, et met en avant ces éléments qui s'orientent effectivement vers le futur, vers l'édification du socialisme, la genèse de l'homme nouveau socialiste, ou ces faits qui entravent cette évolution. L'optimisme sobre, qui s'appuie sur les véritables tendances évolutives, et pas sur des rêves utopiques creux, inébranlable et combattif, est pour son œuvre – au double sens : pour son travail pédagogique comme pour son travail littéraire – de la plus haute importance. Il a affaire à des enfants prétendument anormaux, avec des vagabonds et des délinquants ; il veut les éduquer pour en faire des hommes soviétiques normaux. Il serait alors tentant de voir dans cette anormalité une tâche pédagogique « romantique » et de l'aborder de ce point de vue. Mais Makarenko est bien loin de telles conceptions. Au contraire des pédagogues et des psychologues avec lesquels il a administrativement affaire, dans une constante irritation, et qui représentent une ligne romantique bourgeoise, il voit la chose totalement à l'envers. « Les enfants normaux », dit-il à la fin de son œuvre « ou placés dans des conditions normales, sont ceux qui donnent le plus de peine à l'éducateur. Ils ont des natures plus fines, des exigences plus compliquées, une culture plus profonde, et des relations plus variées. Ils exigent de nous non pas de puissantes décharges de volonté, ni des dépenses

spectaculaires d'émotion, mais une tactique des plus complexes. »¹⁵

Cette considération témoigne, non seulement de la finesse extraordinaire du don pédagogique d'observation de Makarenko, mais aussi de sa constante orientation vers la normalité – au sens socialiste. Il considère, avec sobriété et justesse, chez les enfants qu'il a à éduquer, leurs caractéristiques anormales, physiques, intellectuelles et morales comme une situation causée par les circonstances (par la guerre civile et ses suites), épisodiques, éphémères du point de vue de l'évolution globale de chaque individu, qui doivent être radicalement liquidées aussi rapidement que possible, afin que les forces physiques, intellectuelles et morales des enfants qui ont été voilées, cachées, et même aussi endommagées par ces circonstances puissent être à nouveau libérées et mises en développement. L'anormal n'est donc jamais pour Makarenko qu'une transition vers la normalité.

Cette conception pédagogique détermine aussi le mode de figuration de l'écrivain Makarenko. Sans copier Gorki, ne serait-ce que de loin, dans les détails de description, il est là son digne élève. À propos de cette position de disciple, il faut certes souligner également que Makarenko avait la possibilité, et il l'a exploitée largement, d'apprendre des œuvres de maturité de Gorki. Gorki lui-même – il l'affirme dans ses souvenirs sur Korolenko –¹⁶ a dû, au début, surmonter sa tendance à transfigurer de manière romantique le monde des vagabonds. Cette évolution, accélérée par une autocritique

¹⁵ Makarenko, *Le Chemin de la Vie*, op. cit. p. 684. Le texte allemand dit : « Une tactique extrêmement différenciée. »

¹⁶ Vladimir Galaktionovitch Korolenko [Владимир Галактионович Короленко] écrivain, journaliste russe populiste. Il fait la connaissance de Gorki en 1890, et démissionne, en même temps que Tchékhev, de l'Académie des sciences de Russie pour protester contre l'expulsion de Maxime Gorki en raison de ses opinions politiques.

implacable, contribue à ce que l'écrivain Makarenko puisse engager immédiatement la restitution objective d'une réalité vue dans toute sa richesse. La sobriété de Makarenko, que nous avons maintes fois indiquée, est un élément important de la meilleure tradition marxiste qui opère en lui de manière vivante. Elle ne signifie pas en rester, empiriquement, aux faits tels qu'ils se présentent, ni perdre le sens des perspectives du développement individuel et du développement social qui lui sont indissociablement liés. Bien au contraire. Nous allons voir tout de suite quel rôle décisif joue la perspective, dans la pédagogie de Makarenko objectivement et comme prise de conscience subjective. Une perspective est néanmoins toujours pour Makarenko la conséquence, prévisible de manière réaliste, d'une tendance évolutive réellement existante. Il s'agit donc toujours, dans la confrontation de la perspective et de l'actualité, avec la force dynamisante et mobilisatrice de la perspective, de deux réalités, une actuelle, et une à venir, future, mais jamais de l'antinomie de la réalité et d'un idéal ou d'un devoir. La tendance pratique et littéraire de Makarenko correspond très précisément à cette définition de Marx, qu'il formulait ainsi dès 1871, généralisant les enseignements de la Commune de Paris, sur le type d'activité révolutionnaire socialiste en opposition au type bourgeois : « La classe ouvrière... n'a pas d'utopies toutes faites à introduire par décret du peuple... Elle n'a pas à réaliser d'idéal, mais seulement à libérer les éléments de la société nouvelle que porte dans ses flancs la vieille société bourgeoise qui s'effondre. »¹⁷

Cette conception authentiquement marxiste de la perspective ne réduit en rien son importance pratique, elle l'accroît au contraire énergiquement. Makarenko considère à juste titre la perspective comme une question cruciale de la vie, de

¹⁷ Karl Marx, *La Guerre civile en France, 1871*, Paris, Éditions Sociales, 1953, III, p. 46

l'autoformation, de l'éducation de l'homme. La juxtaposition de ces aspects est également caractéristique de la spécificité de la conception. Il ne considère jamais l'éducation comme un « domaine spécial », l'enfant comme un être par principe différent de l'adulte, avec de prétendues lois propres. (C'est là l'un des points décisifs où il se heurte toujours aux pédagogues.) La perspective est donc objectivement un fait fondamental de la vie sociale et individuelle des hommes et de ce fait aussi un problème fondamental de la pédagogie bien conçue. « L'homme » dit Makarenko « ne peut vivre en ce monde s'il n'a en vue rien de radieux. Le véritable mobile de la vie humaine est la joie du lendemain. Cette joie du lendemain est un des principaux objets sur lesquels opère la technique pédagogique. Il faut d'abord organiser la joie elle-même, la faire naître et la poser comme une réalité. Il faut ensuite transmuier les formes de joie les plus simples en de plus complexes et plus riches de signification humaine. Par ces points passe une ligne intéressante : de la primitive satisfaction que procure une friandise quelconque au plus profond sentiment du devoir... Éduquer l'homme, c'est former en lui les perspectives d'après lesquelles s'ordonnera sa joie du lendemain. »¹⁸

On le voit : la perspective, le développement à venir, atteint par là une importance aussi déterminante parce qu'elle se confronte au présent comme réalité (non encore matérialisée) et pas à l'être comme un idéal ou un devoir. Cette perspective d'avenir que l'homme, l'enfant, par sa propre action, transforme d'une possibilité en réalité, éveille les capacités de l'homme, de l'enfant, les met en mouvement, les mobilise. Et en vérité l'ensemble des forces, pas seulement celles de l'entendement et de la raison, pas seulement celles de la volonté, mais aussi celles de l'imagination, du rêve. Là aussi,

¹⁸ Makarenko, *Le Chemin de la Vie*, op. cit. pp. 627-628.

Makarenko suit les voies des classiques du marxisme. On pense à une paraphrase de l'idée célèbre de Lénine sur le rêve¹⁹ lorsqu'on lit ces considérations : La pédagogue Varvara Bregel fait à Makarenko le reproche suivant (comme les mencheviks à Lénine) : « Makarenko, qui élevez-vous, des rêveurs ? » Makarenko répond :

« Des rêveurs, soit. Le mot *rêve* ne me cause aucun enthousiasme. Il sent effectivement sa "demoiselle" et pis encore peut-être. Mais il y a rêve et rêve : une chose est de rêver d'un chevalier sur son destrier blanc, eu une autre de huit cents enfants dans une colonie. Quand nous vivions dans nos étroites casernes, ne rêvions-nous pas de pièces hautes et claires ? Tout en enroulant nos pieds de chiffons, nous faisons le rêve d'être chaussés comme des humains. Nous rêvions de la faculté ouvrière, du Komsomol, nous rêvions du Gaillard (un bon cheval de la colonie Gorke, G.L.) et d'un troupeau de vaches Simmental.²⁰ Lorsque je rapportai dans un sac deux porcelets de race anglaise, un de nos rêveurs, le moutard Vania Chélapoutine, au crâne échappé à la tondeuse, fourra ses mains sous son derrière et du haut du banc où il était juché se mit à gigoter des jambes en regardant au plafond :

"— Ça ne fait déjà que deux petits cochons. Et ensuite, on en fera venir encore combien, et encore combien. Et puis dans... cinq ans, nous aurons cent cochons. Oh, là là ! Toska, tu entends, cent cochons ! »

Et notre rêveur, et Toska, de rire en n'en plus finir, étouffant les conversations sérieuses dans mon bureau. Or, nous avons à présent plus de trois cents cochons et personne ne se rappelle le rêve de Chélapoutine. »²¹

¹⁹ V. Lénine, *Que faire ?* V, b). Moscou, Éditions en langues étrangères, 1958, pp. 192-193.

²⁰ *Simmental* : race de vaches pie rouge connue pour la qualité exceptionnelle de son lait et de sa viande.

²¹ Makarenko, *Le Chemin de la Vie*, op. cit. p. 441.

Et ce n'est absolument pas un hasard que Makarenko voie précisément là la différence entre éducation bourgeoise et éducation socialiste : dans cette possibilité constante d'une perspective toujours plus lumineuse, plus heureuse, une perspective qui est sans cesse produite comme réalité par les conditions de vie – consciemment créées – et, sur la base de ce mouvement dialectique, sans cesse reproduite en tant que perspective d'un niveau supérieur à réaliser.

La moindre des raisons de l'opposition des pédagogues à Makarenko n'est pas que pour eux, qui restent enfermés dans un horizon bourgeois, ce rapport entre réalité et perspective est un livre fermé par sept sceaux. Ils n'envisagent aucun avenir réel, plus beau découlant de la réalité, et veulent de ce fait – s'ils sont de bonne foi – assurer tout au moins à l'enfant, dans ce monde mauvais, son « paradis de l'enfance ». N'oublions pas que cet idéal du « paradis de l'enfance » n'est apparu qu'après que l'évolution sociale a détruit pour les citoyens les perspectives réelles d'avenir. Dans les époques tragiques de transition, chez des figures importantes comme Dickens, Baudelaire, Raabe etc., cela apparaît comme une fuite devant l'absence de perspectives de la vie elle-même dans son ensemble. Dans la pédagogie, il en est issu pour la bourgeoisie réactionnaire un idéal éducatif : le « paradis de l'enfance », le respect de la « spécificité » devient un moyen de donner aux enfants bien protégés de la bourgeoisie la possibilité de laisser sans entraves se développer leurs instincts ; de cette absence de contrainte, la psychologie et la pédagogie de la décadence bourgeoise font un modèle pour l'éducation et la conduite de vie. La fuite désespérée du début se termine dans une glorification autosatisfaite de la décadence, et il y a parfois du comique à la Molière quand des pédagogues de ce genre veulent faire la leçon à Makarenko au nom de l'« éducation socialiste. »

De telles antinomies comiques ne constituent cependant qu'un thème accessoire, elles restent épisodiques. L'essentiel, c'est chez Makarenko, ce sens sobre de la réalité, sa compréhension de la réalité du présent et de l'avenir qui nécessairement et vraiment en découle. Il est par là un fils authentique et actif de son époque, qui veut conquérir la réalité par le travail de ses mains et de sa tête, et précisément, en reliant si étroitement sa propre action et la réalité objective, il prend conscience que cette liaison n'est devenue possible que par la grande révolution d'Octobre, par l'entrée dans le « royaume de la liberté ». ²² Dans son deuxième roman, *Les drapeaux sur les tours*, Makarenko décrit une fête qui a lieu plus tard, dans la colonie plus développée. Il y ajoute les considérations suivantes : « Et ce qui réjouit le plus en une telle fête, c'est le triomphe de la logique : Il se trouve qu'il ne pouvait en être autrement, que toutes vos prévisions et vos calculs étaient exacts, fondés sur la science et le sens des véritables valeurs. Et l'on voit alors qu'il ne s'agissait pas d'optimisme, mais d'une conviction réaliste qu'on appelait optimisme par timidité. » ²³

Le but de nos considérations ne peut absolument pas être de donner ne serait-ce que l'esquisse d'un résumé du système et de la pédagogie de Makarenko ; abstraction totalement faite de ce que l'auteur ne se sent pas qualifié pour le faire. Si nous essayerons dans la suite de préciser un peu ce qui a été mentionné jusqu'ici, cela se produira pour clarifier et concrétiser la matière et la teneur de cet ouvrage, dans la mesure où nous pourrons comprendre dans sa spécificité sa forme littéraire qui en découle.

²² Karl Marx, *Le Capital*, Livre 3^{ème}, t. III, Paris, Éditions Sociales, 1960, p. 198.

²³ Trad. Jean Champenois, Moscou, Éditions en Langues Étrangères, p. 177. *Les drapeaux sur les tours* (1938), qui fait suite au *Poème pédagogique*, est un récit qui commence à la fin du premier quinquennat (fin 1932) et s'achève au moment de l'assassinat de Sergueï Kirov (1^{er} décembre 1934).

III.

Ce qui frappe tout de suite dans la méthode pédagogique de Makarenko, c'est qu'il ne voit, ni dans l'« anormalité » des enfants confiés à sa garde, ni dans leur faible développement physique, intellectuel et moral, un motif qui pourrait justifier une quelconque séparation de cette pédagogie de la pratique soviétique générale. L'éducation d'enfants « anormaux » fait à ses yeux – y compris pédagogiquement – partie intégrante de l'édification socialiste ; ses principes et méthodes ne peuvent être déduites que de la place que prend chaque élément dans ce contexte. Ce ferme ancrage dans le système global de l'édification socialiste ne signifie cependant en aucune façon que l'on néglige les problèmes pédagogiques spécifiques. Ceux-ci trouvent plutôt leur juste signification propre du fait qu'ils sont situés à la place qui leur revient dans ces contextes.

On peut voir le plus nettement cette corrélation – avec un accent mis sur la spécificité particulière – dans la manière dont Makarenko et la collectivité qu'il éduque se comportent à l'égard du passé de chaque nouveau venu et plus tard d'éventuelles récidives. Il est frappant (et cela a valu à Makarenko d'innombrables conflits avec ses supérieurs des autorités pédagogiques) qu'il écarte tout simplement, sans en tenir compte le moins du monde, les documents où est enregistrée la vie antérieure de ses élèves. « Les positions prises par nous dès le premier jour de la colonie restèrent inchangées. J'estimai que la méthode de rééducation des délinquants devait avant tout prendre pour fondement l'ignorance complète du passé et à plus forte raison des délits passés. Mais appliquer ce principe en toute rigueur, c'est à quoi je n'arrivais que très difficilement moi-même. »²⁴

²⁴ Makarenko, *Le Chemin de la Vie*, op. cit. p. 249. Le texte allemand ajoute : « À côté d'autres obstacles, il fallait aussi que j'en finisse avec ma propre

L'orientation qui s'exprime ici apparaît encore renforcée dans la pratique d'éducation de la colonie qui se développe sous l'influence de Makarenko. Au cours de l'évolution se crée toute une série d'organes (conseil des commandants, tribunal des camarades), qui veillent à la discipline et la moralité de la collectivité, et qui, par la critique et si nécessaire par des sanctions, remettent dans la bonne voie leurs camarades égarés. Nous voudrions souligner comme caractéristique deux éléments de cette méthode. Premièrement, la sévérité sans ménagement avec laquelle les organes élus de la collectivité découvrent et punissent les fautes. Deuxièmement – et cela nous ramène à la question originelle – l'oubli tout aussi radical et conscient de la sanction après qu'elle a été exécutée, après que sa sévérité a suscité un changement interne, un comportement modifié chez le coupable ou le récidiviste.

Makarenko raconte comment Oujikov, un élève qui depuis longtemps se comportait mal, volait ses camarades. Il est déféré au tribunal de ses camarades qui le condamne – en dépit de l'objection résolue des pédagogues de l'autorité de tutelle venus spécialement – à un mois complet de boycott ; à l'exception de son supérieur et d'un médecin en cas de maladie, personne n'est autorisé à lui parler ; pour le travail, dans la vie quotidienne, il est isolé. De façon surprenante, l'effet est rapide et fondamental : l'orgueil qu'il affichait partout ne dure que quelques jours, il commence ensuite à travailler et montre à cette occasion ce qui lui a manqué jusqu'à maintenant, le zèle et même l'initiative et la camaraderie. Une pédagogue de l'autorité de tutelle visite spécialement la colonie Gorki pour recueillir les plaintes du « maltraité » ; mais celui-ci la renvoie, sans s'engager dans une conversation avec elle, à son supérieur qui, de son côté, ne lui donne pas l'autorisation d'un entretien. Il est alors caractéristique de

nature. »

l'esprit de la colonie qu'au vu de l'esprit discipliné d'Oujikov, il soit dès le jour suivant décidé unanimement une amnistie du reste de la peine, et lorsque Oujikov, ému aux larmes, veut remercier, le président de la réunion lui dit (d'un ton sévère) : « Oublie ! ». ²⁵

Là-aussi, Makarenko exécute – dans les conditions particulières de la colonie Gorki – un impératif important de la morale socialiste. Les déformations des rapports humains dans les sociétés de classes génèrent, chez la plupart des hommes, à très peu d'exceptions près, des catégories morales déformées. Celles-ci vont être éthiquement et religieusement généralisées et par-là consolidées par les classes dirigeantes, par leurs suppôts idéologiques. Une catégorie de ce genre, pour une part ascétique, pour une part très souvent hypocrite, est le repentir. Si un dieu transcendant ou une conscience transcendante ou un surmoi « psychologique profond » relie la conscience de l'homme à une action qu'il a accomplie, empêche par la pérennisation du repentir son évolution ultérieure, sa libération de la faute (ou même du délit) qu'il a commis une fois, cela revient au même. Cela génère en effet partout une conscience non libre, servile, une attitude qui place l'homme dans une dépendance indigne à la société de classes, empêche qu'il s'insurge conséquemment contre elle. Ce n'est pas en vain que des esprits vraiment libres, comme Spinoza ou Goethe, ont toujours rejeté le repentir. Ce n'est pas en vain que la seule chose que souligne le jeune Marx dans sa louange dans le roman d'Eugène Sue, c'est l'attitude de refus du repentir par Fleur de Marie : « À l'opposé du repentir chrétien, elle finit par énoncer, à propos du passé, la formule *stoïcienne* et *épicurienne* à la fois, le principe humain d'une femme libre et forte : "*Enfin, ce qui est fait, est fait*" » ²⁶

²⁵ Makarenko, *Le Chemin de la Vie*, op. cit. pp. 673-682.

²⁶ Marx, Engels, *la Sainte-Famille*, trad. Erna Cogniot, Paris, Éditions Sociales,

Ce serait une erreur grossière d'identifier le rejet du repentir, l'« oubli » d'une faute commise, à un rejet de la possibilité que les hommes puissent dépasser le degré de développement moral qu'a entraîné leur faute. Bien au contraire. Si des humanistes importants ont méprisé le repentir, cela repose essentiellement sur le fait qu'ils ont vu dans le caractère théologique et crypto-théologique du repentir un obstacle au développement moral effectif de l'homme. Dans le péché, le délit, et d'une manière générale dans les fautes que commet l'individu, s'exprime toujours un retrait intellectuel et moral derrière son environnement social, peu important les causes qui ont entraîné ce retrait. Le sentiment de repentir fixe donc d'un côté les énergies mentales de l'homme sur le passé, sur ce qui par principe irréversible, qui ne peut pas être amélioré, au lieu de découvrir et d'éliminer les causes des fautes, ce qui amènerait à concentrer son attention sur le futur, sur l'action à venir. Si l'homme se met en devoir de ne plus commettre à l'avenir des fautes de ce type – cela peut réussir d'un seul coup ou peu à peu – l'importance de la faute commise disparaît également pour lui d'un seul coup ou peu à peu. D'un autre côté, le repentir implique une surévaluation de la conscience purement individuelle. La propagande moraliste du repentir de la part des idéologues de la classe dirigeante veut éduquer des sujets isolés, ne pouvant compter que sur eux-mêmes, et qui ne trouvent aucun soutien dans la société : ils s'avalissent, se culpabilisent, et sont de ce fait inconditionnellement soumis. Pour cela, le culte du repentir est un moyen extraordinaire. L'homme repentant méconnaît la proportion selon laquelle son être et son action a été un produit de son interaction avec la société, la mesure selon laquelle la prise de conscience, l'encouragement conscient de ces interactions, a pu conduire au-delà de cette caractéristique de son moi qui a occasionné la

1969, chap. VIII, b), p. 203. Eugène Sue, *Les mystères de Paris*, 1^{ère} partie, chap. III, Paris, Librairie de Charles Gosselin, 1842. p. 69

faute. Il reste figé sur l'acte isolé commis, sur ces propres caractéristiques artificiellement isolées qui ont suscité cet acte, et ne peut pas trouver d'issue à cette impasse morale.

On ne peut effectivement pas trouver d'issue dans le cadre de la société de classes. De nombreux moralistes qui ont nettement ressenti les conséquences humaines dommageables du repentir se sont évertués à trouver une issue. Ainsi, dès le Moyen-âge, Maître Eckart²⁷ qui, pour échapper au dilemme : rejeter moralement le repentir et pourtant ne pas attaquer frontalement l'éthique du catholicisme thomiste, établit une distinction entre repentir ordinaire et repentir extraordinaire. Il ne voit assurément pas que le repentir extraordinaire qu'il rejette est justement le repentir au sens chrétien (et plus tard au sens bourgeois) tandis que le repentir ordinaire qu'il approuve représente une tentative d'aller au-delà de l'horizon étreint de l'éthique théologique, de rejeter le concept de repentir – alors que la conception théologique du problème fait partout obstacle à la solution matérielle du problème.

Cet obstacle fondamental est la conception métaphysique, transcendante, de la vraie personnalité, de la personnalité proprement dit qui de ce fait – au Moyen-âge en tant qu'« âme immortelle » – est conçue comme quelque chose d'immuable en dernière instance. Le véritable combat entre le bien et le mal, entre le sublime et le vil en l'homme, ne se joue pas selon cette conception dans l'évolution de l'homme lui-même sur terre ; ce n'est pas une antinomie dialectique de tendances opposées, mais découlant de la même façon de la vie des hommes, de leur développement ou régression interne, mais à chaque fois une chute de la créature humaine provenant de sa détermination transcendante originelle ; par suite de la

²⁷ Eckhart von Hochheim (~ 1268-1328), dominicain, théologien et philosophe allemand, principal représentant du courant spirituel catholique qu'on a appelé la mystique rhénane.

médiocrité – également éternelle – de l'être humain véritable, celui d'ici-bas, par suite du « péché originel ». Le repentir dans un tel système est la constatation contrite d'une chute, l'effort de reconstruire l'intégrité transcendante de l'« âme éternelle ». C'est pourquoi il est tourné vers le passé, vers la faute isolée, vers ce qui ne peut pas réellement être amélioré ; c'est pourquoi il ne vise qu'un renouveau, une restauration et pas un développement des forces internes qui moralement ne liquident pas tant la faute elle-même que la source de la faute. Mais n'oublions pas que toute éthique idéaliste, dans la mesure où elle n'est pas relativiste, est donc finalement nihiliste, qu'elle n'a fait que déposer l'habit théologique, mais n'a pas surmonté l'essence théologique. Il en est ainsi du « moi intelligible » de Kant, de même aujourd'hui de l'« authenticité » de Heidegger.

Mais cette question est généralement insoluble dans la société de classes. Les stoïciens et les épicuriens, Spinoza et Goethe, pour l'attitude dans la vie de personnalités morales extraordinaires, ont pu imaginer des solutions individuelles, certes exceptionnelles, et – partiellement, éventuellement – les imposer dans leur vie individuelle. Pour l'homme moyen des sociétés de classes, le chemin va en général du refus de la morale théologique idéaliste au cynisme nihiliste, jusqu'à se détourner de toute régulation éthique de l'action. Dans les sociétés de classe et tout particulièrement dans les époques de déclin, comme dans la période impérialiste, le comportement moral de la plupart des gens balance entre les deux faux extrêmes, du nihilisme et de la servilité, certes en réalité dans de nombreux mélanges et formes intermédiaires.

Seule l'éthique du socialisme comme partie, comme élément de l'action sociale d'hommes réellement, c'est-à-dire socio-économiquement affranchis de l'exploitation, abolit de façon définitive ce faux dilemme de repentir contrit et de cynisme

nihiliste. La démarche pour cela est sociale : celle de la critique et de l'autocritique. Celles-ci ont pour fonction d'éliminer les fautes, l'arriération des membres de la société avec leurs racines sociales et individuelles, d'aider ainsi les individus au développement, à l'harmonie avec soi-même et avec les tendances progressistes de la société – sans autoflagellation, sans introspection, salissant l'âme, de l'intimité abstraitement isolée. C'est une transformation de la personnalité de l'homme dans son ensemble. Il serait plus que superficiel de croire que, parce que sa forme est la rationalité limpide, elle n'engloberait pas et ne mettrait pas en mouvement l'ensemble des forces de l'homme, ses sentiments, ses expériences vécues, son imagination etc.

Comme dans tout ce grand ensemble complexe, on ne peut souligner que ce qui concerne directement notre problème moral, il faut dire en résumé que la critique et l'autocritique ne se préoccupent du passé d'un homme que pour autant que ce passé (et le comportement inadapté qui en découle) est encore un facteur activement efficient dans la pratique actuelle de la personne concernée. Dès que cesse la détermination du présent par ces éléments du passé – et que cela se produise de manière radicale et définitive est le but d'une juste critique et autocritique – elle peut être « oubliée » au sens de Makarenko. Néanmoins, et même si cela ne s'est pas encore produit, l'orientation de la critique et de l'autocritique n'est pas tournée vers le passé, elle ne le fige pas, mais tend au contraire à le dépasser.

Dans notre exemple particulier du monde de Makarenko, ce caractère de la critique et de l'autocritique est encore plus affirmé ; point n'est en effet besoin de commenter le fait que – parmi toute une série de cas évoqués – celui d'Oujikov est typique de la critique et autocritique bien menée. La spécificité réside en ce que chez Makarenko, il s'agit d'enfants, et même

d'enfants dont les fautes, les anomalies morales ont été principalement créées par les circonstances. Chez eux, la rude cure de critique et d'autocritique sans complaisance a pour effet de retrouver par ses propres forces, avec l'aide de la collectivité, les qualités de caractère cachées par les circonstances, l'être propre véritable dissimulé et déformé par les circonstances du passé. Là aussi, la différence par rapport aux adultes, la différence entre éthique et pédagogie n'est qu'une question de degré. Car la déformation de l'être est en effet aussi chez les adultes un reliquat mental et moral de la société capitaliste. Naturellement, cette différence de degré passe cependant souvent dans du qualitatif, car les reliquats du capitalisme sont pour la plupart plus profondément enracinés chez les adultes, ils sont plus fortement entrelacés à toute la structure interne des individus que ne le sont ces habitudes que les enfants perdus ont contractées dans leur vie de vagabonds.

Ce n'est pas la moindre des raisons de la signification nouvelle et fondamentale de la critique et de l'autocritique dans l'éducation morale de l'humanité, c'est-à-dire tant en éthique qu'en pédagogie au sens strict, que la relation réciproque entre individu et société qui, objectivement – même si cela n'était souvent pas conscient pour les théoriciens et les hommes en action – était sous-jacente à toute éthique et toute pédagogie ne soit que maintenant, en pleine et juste conscience, considérée comme centrale. Il y a des avancées pour cela, aussi bien dans l'éthique des cités-États de l'antiquité que dans la doctrine de l'« égoïsme rationnel » de la démocratie révolutionnaire etc.²⁸ Mais elles ne peuvent jamais conduire, théoriquement et pratiquement, à des résultats satisfaisants. Car la collectivité à laquelle doit se rapporter le côté individuel – incontournable – de l'éthique présente partout ici, nécessairement, un caractère

²⁸ Développée par le démocrate révolutionnaire russe Tchernychevski (1828-1889) dans son roman *Que faire ?* trad. D. Sesemann, Paris, Syrtes, 2000.

antagoniste. Cela génère dans tous les cas importants de conflit entre les aspirations au développement des individus et les nécessités vitales de la société des oppositions insolubles qui, malgré la totale honnêteté et l'esprit conséquent des individus, conduisent à des tragédies, engendrent dans les cas moyens de l'hypocrisie, du cynisme, ou du repentir contrit chez les hommes qui se soumettent à la société. Afin que dans chaque cas il puisse y avoir une harmonie entre la collectivité concrète et l'individu concret, afin donc que dans chaque cas concret, il y ait la possibilité objective d'une issue satisfaisante, tant pour l'individu que pour la collectivité aussi, il faut que la nécessité sociale, les devoirs et commandements qui en découlent et les intérêts internes et externes de l'individu convergent en dernière instance, et même coïncident. Mais cela ne devient réalité que dans la société socialiste. Et là non plus – tout particulièrement au stade initial du socialisme en formation, à l'époque des luttes de classes les plus rudes de l'histoire – pas immédiatement, pas spontanément, pas sans conflit. La grande sagesse politique de Lénine se voit en ce qu'il a toujours introduit des institutions et des mesures dans l'intention aussi de favoriser cette convergence, d'en faire prendre conscience aussi aux individus restés en arrière, pour attiser dans l'avant-garde une initiative héroïque pour créer des formes supérieures et plus conscientes de cette convergence. Ce développement objectif, qui va de plus en plus vers un rapprochement accru des intérêts personnels et publics, est subjectivement rendu plus conscient et accéléré par la critique et l'autocritique, par le transfert du développement individuel au développement socialiste.

Si l'on considère l'œuvre de Makarenko en partant de ce point de vue, on ne peut pas ne pas s'émerveiller de l'assurance infaillible avec laquelle il emprunte, dans chacune de ses intrigues, dans chacune de ses réactions aux événements

spontanés, cette grand-route du développement moral vers le socialisme. C'est avec la même perspicacité qu'il considère chaque élève comme un individu unique et comme membre de la collectivité, et il sait que la véritable personnalité n'est pas cette particularité superficielle affectée qu'a produite l'anarchisme du vagabondage, mais ne peut se trouver, réfléchir sur soi-même, se développer, que dans la collectivité. Pour Makarenko, la collectivité n'est pas un concept abstrait, une forme sentimentale idéalisée comme pour la plupart des pédagogues encore très embourgeoisés de cette époque, c'est plutôt l'effet conjoint concret de la discipline, de la camaraderie fondée sur le travail, non seulement des enseignants et des élèves, mais aussi de la collectivité elle-même avec les autres collectivités qui l'entourent et qui marchent vers le socialisme.

IV.

Répetons-le : il ne peut absolument pas incomber à ces considérations de décrire, ne serait-ce qu'en esquisse, le développement de l'œuvre éducative de Makarenko, de l'ampleur et du niveau toujours plus élevé de la colonie Gorki ; de montrer comment les principes socialistes énoncés à l'instant, le travail et son organisation, la fusion de la démocratie et de la discipline, la naissance spontanée de l'émulation etc. se manifestent de plus en plus fortement et consciemment comme forces de formation. Parmi le riche matériel, presque inépuisable, de ces expériences pédagogiques, nous n'en extrairons qu'un seul, parce qu'il en relation des plus étroites avec les problèmes pédagogiques moraux que nous avons soulevés jusqu'ici. Nous pensons à cette méthode que Makarenko, dans son roman ultérieur, appelle la « méthode de l'explosion »²⁹ que, dans son activité pédago-

²⁹ Makarenko, *Les drapeaux sur les tours*, op. cit. p. 179.

gique, il applique tout d'abord spontanément, contraint par les événements, puis de manière du plus en plus consciente, et différenciée, au début seulement personnellement, puis ensuite plus fortement par l'intermédiaire de l'esprit d'auto-conservation de la collectivité.

Nous l'avons déjà dit : cette méthode est née spontanément et même en opposition aux règles – selon tous les concepts traditionnels de la pédagogie. Makarenko raconte : les premiers élèves étaient arrivés et ni lui, ni ses collaborateurs ne trouvaient comment bien entrer en contact avec eux qui, indolents, traînaient de ci de là de manière récalcitrante et insolente. C'est alors que la situation tendue trouva sa solution lorsque Makarenko, déjà clairement poussé au désespoir, frappa de rage un de ses élèves pour une impertinence particulière. Et étonnamment, il ne s'ensuivit ni protestation, ni résignation effrayée ; pour cette dernière option, il n'y avait pas le moindre fondement, car Makarenko ne voulait ni ne pouvait introduire une discipline fondée sur les châtiments corporels, et les élèves qui sortaient à peine d'une vie de vagabonds ne s'y seraient pas non plus soumis. La raison du brusque changement fut autre : chez les élèves, les nouvelles conditions de vie, l'action inconsciente, imposante de la personnalité de Makarenko avaient suscité le début d'une crise interne, d'une crise morale ; dans leur attitude récalcitrante, il y avait certes pour une part une révolte confuse contre la nouvelle vie inconnue et imprévisible, mais aussi pour une part une aspiration également confuse à quitter l'ancienne vie et à s'engager dans un nouveau chemin de vie.

L'attitude de Makarenko, dans ces circonstances, a donc directement imposé aux élèves, mieux dit rendu conscient le sentiment – même s'il était bien confus – que leur ancien comportement, dans la situation nouvelle, mène dans une impasse. Ce processus de clarification, Makarenko l'accélère

immédiatement après cette scène lorsqu'il va avec les élèves au travail pour couper du bois. Pour cela, les jeunes ont pris de haches, ils pourraient donc très facilement se venger de Makarenko. Mais ils n'y pensent pas, ils travaillent au contraire très bien. Et lorsqu'à l'occasion d'une pause, en fumant des cigarettes, ils s'entretiennent avec Makarenko, Zadorov, le jeune qui a été frappé, éclate tout à coup de rire : « Ça, c'est chouette, ha-ha-ha-ha ! » Et quand Makarenko rapporte cela au travail, Zadorov rectifie : « Le travail, ça va de soi. Mais comment vous m'avez sonné ! » Et après le déjeuner, il revient vers Makarenko et lui dit « avec la bouille la plus sérieuse du monde : "– Nous ne sommes pas si mauvais, Anton Sémionovitch ! Tout ira bien. On comprend..." »³⁰

Ce cas ne doit naturellement pas être pris comme paradigme de la méthode d'éducation de Makarenko. C'est certes un acte de grande portée, lourd de conséquences, mais c'est pourtant dans sa nature un acte de désespoir. Et Makarenko en est tout à fait conscient. Mais ce fait est en même temps l'expression de ce que nous avons justement nommé l'« accumulation primitive » de la pédagogie socialiste. Certes dans des circonstances exceptionnelles. Mais que ce processus soit néanmoins, malgré toutes ses particularités singulières, celui d'une « accumulation primitive » de la pédagogie socialiste, c'est ce que révèle le fait que déjà, ses premières conséquences spontanées, peu conscientes, comportent les germes de ce qui est juste, plein de promesses d'avenir. Car l'« accumulation primitive » que nous décrivons est exactement l'opposé de l'« accumulation primitive » capitaliste. Dans cette dernière, des masses innombrables de paysans actifs sédentaires sont transformés en vagabonds, dans la première, la tâche centrale consiste à former des collaborateurs conscients de l'édification socialiste à partir d'enfants devenus vagabonds.

³⁰ Makarenko, *Le Chemin de la Vie*, op. cit. pp. 39-40-41.

Dans le cas que nous avons décrit, on n'en voit assurément que les premières traces. Avant tout, la résolution de Makarenko d'imposer à tout prix la discipline, un principe qui était aussi le principe révolutionnaire prolétarien dans l'édification socialiste, au contraire du jargon ampoulé de l'anarchisme intellectuel petit-bourgeois. (Makarenko a dû, même plus tard, mener un combat incessant contre les pédagogues qui raillaient sa méthode comme une méthode de « caserne », d'« école militaire » etc.) Mais la discipline, prise abstraitement, n'est certainement pas suffisante. Elle doit avoir un contenu clair, et ce contenu est tout de suite visible chez Makarenko : à savoir le travail. Ce n'est que dans le travail productif, rationnel, que peuvent s'épanouir les contenus supérieurs, plus concrets, de la discipline : l'esprit de la collectivité, la camaraderie au travail, la relation réciproque de l'environnement à la collectivité naissante, l'émulation, l'échange d'expériences, l'éducation socialiste réciproque par la critique et l'auto-critique, le développement individuel des membres de la collectivité par le travail, l'étude, la vie en commun vers un but commun, l'apparition spontanée et consciente de tâches d'un ordre supérieur et de perspectives lumineuses à partir de l'efficacité de plus en plus consolidée de la discipline collective.

Comment se déroule ce développement toujours croissant de la vie de la colonie Gorki, c'est là le contenu de l'ouvrage de Makarenko. Ce contenu devait être mentionné, afin de bien comprendre cet épisode dans son juste contexte, comme germe et trace de l'avenir et de la méthode de Makarenko. Considérons surtout dans ce cas initial la résolution spontanée, encore pleine de désespoir, de Makarenko. À la fin de son ouvrage, alors qu'il a déjà derrière lui des années de riche expérience et de vaine tentative de convaincre ses collègues pédagogues et ses supérieurs, il dit : « Comment leur expliquer

qu'il est impossible d'apprendre à la colonie à supporter cette épreuve d'impuissance totale, la tension dans l'incertitude ? » Et dans les mêmes considérations, il avoue : « Comment leur prouver que mon travail consiste en une série ininterrompue d'opérations de plus ou moins longue durée s'étendant parfois sur des années entières. »³¹ Makarenko indique ici à juste titre que les tensions entre éducateurs et élèves peuvent avoir des causes de deux ordres : d'un côté des conflits qui objectivement découlent nécessairement des conditions d'évolution de la collectivité elle-même, des caractères des élèves, pour la solution desquelles doivent donc être élaborées des méthodes propres, aussi bien strictes sur les principes qu'individualisées de manière précise, précisément adaptées aux cas spécifiques ; de l'autre des conflits qui viennent de ce que les projets utopiques, imaginés de manière idéaliste, des éducateurs, se heurtent à la réalité, se révèlent pratiquement comme seulement créateurs de confusion. Il est clair que les conflits de ces deux types sont à éliminer – et c'est là la ligne générale de Makarenko, le contenu de ses luttes au sein comme à l'extérieur de la collectivité.

C'est dans ce contexte qu'est soulevé le problème de la discipline, à savoir précisément, comme Lénine le dit abondamment, comme celui de la discipline consciente. Makarenko donne de la discipline une signification juste, qui coïncide totalement avec la conception de Lénine : « Pour tout homme de bon sens, ces deux mots renferment une idée simple, compréhensible et pratiquement indispensable : la discipline doit s'accompagner de la compréhension de sa nécessité, de son utilité, de son obligation, de sa signification de classe. »³²

³¹ Makarenko, *Le Chemin de la Vie*, op. cit. p. 677. La traduction allemande du premier passage cité par Lukács, est assez différente : « comment dois-je leur expliquer qu'on ne peut pas habituer une collectivité à des tensions qui sont les conséquences d'une action équivoque et d'une impuissance publique. »

³² Ibidem, p. 617.

Dans la pédagogie des contemporains de Makarenko, cela se transforme néanmoins en une fausse solution idéaliste, celle de l'« autodiscipline », où la part – en soi tout à fait nécessaire – de la conscience subjective de l'individu n'est pas prise comme élément de la discipline, mais est opposée, comme hostile, à ses véritables déterminations. Non seulement Makarenko relie la discipline avec la prise en compte des dispositions justes essentielles, mais il voit aussi clairement et met en œuvre en pleine conscience des objectifs, que d'un travail accompli dans la discipline, d'une étude disciplinée, découle une qualité nouvelle dans l'action collective, et même dans la conduite de vie de chaque individu membre de la collectivité.

En l'occurrence, il parle très justement du « style » et du « ton » de la collectivité. « Le style se crée très lentement, car il est inconcevable sans l'accumulation de traditions, c'est-à-dire de principes et d'habitudes acquis non plus déjà par la conscience pure, mais par le respect conscient envers les expériences des vieilles générations et de la grande autorité de toute une collectivité, qui a déjà un certain temps d'existence. »³³

Celui qui suit attentivement l'histoire interne, la croissance et l'épanouissement de la colonie Gorki peut voir que les remarques de Makarenko citées à l'instant introduisent le concept de l'essence de ce développement. De chaque tâche bien résolue découle en effet une autre, d'un type plus complexe. Néanmoins, d'un autre côté, chaque difficulté affrontée, chaque difficulté surmontée apporte un nouvel enrichissement, renforcement et raffinement de la capacité intellectuelle à résoudre des problèmes plus complexes : la reproduction du style à un niveau supérieur. Et c'est précisément dans ce style que se matérialise la synthèse socialiste du développement individuel concret et du travail

³³ Makarenko, *Le Chemin de la Vie*, op. cit. p. 615.

collectif discipliné, conscient de ses objectifs. Ce style est en effet dans sa nature, à la fois et indissociablement, un principe d'unité et de diversité : le style vivant de la collectivité émousse les caractéristiques excentriques, anarcho-subjectivistes de chaque individu, mais en même temps, comme chaque tâche à résoudre nécessite un ensemble complexe d'efforts, d'idées, d'engagement individuels, les capacités existantes se développent en chacun au degré supérieur d'un usage disponible à tout moment, graduel, libre, l'individu devient une personnalité affirmée, précisément au sens où elle se confirme toujours de manière répétée dans sa propre pratique. Il serait unilatéral et donc faux de dire que cette formation de fortes personnalités serait un simple produit de la collectivité. C'est une interaction dans laquelle assurément le style de la collectivité est l'élément prépondérant. Mais on ne doit en l'occurrence pas oublier que ce style lui-même doit justifier son existence et sa qualité à la collaboration et à l'engagement de ces personnalités, que les efforts des individus sont certes dépassés dans le style de la collectivité, mais que ce dépassement doit néanmoins être totalement compris aussi au sens de la conservation, de la montée en niveau.

Si l'on jette ne serait-ce qu'un regard rapide sur le fonctionnement de la colonie Gorki, alors ces constatations abstraites deviennent tout de suite facilement et concrètement compréhensibles. Le style vers lequel Makarenko a fait accéder chacun de ses élèves, dont il a conduit la formation, souvent sans que cela ne se voie ou s'entende, était un style rigoureux, exigeant travail soutenu et abnégation, mais en même temps plein d'un humour vigoureux, cinglant sans ménagement si nécessaire, mais en même temps respectant attentivement tout germe d'évolution future vers le mieux. Je voudrais à cette occasion insister sur l'humour, car c'est

justement là que s'exprime la foi optimiste inébranlable de Makarenko en la possibilité d'améliorer les hommes, qui peu à peu imprègne aussi tous ses disciples.

Là-aussi, un seul exemple pourrait suffire. La mise en service d'un moulin fait partie de l'évolution économique de la colonie Gorki. Le moulin travaille pour toute la contrée. Afin donc, à côté de l'aide matérielle, d'éduquer aussi socialement les paysans, la direction demande que l'on traite non pas avec des individus, mais avec des groupes collectifs.³⁴ Cela occasionne de grosses difficultés avec les paysans moyens. Certes, formellement, ils se présentent en groupes, mais dans la pratique, il se produit toujours – après que l'on a abusé du tord-boyau maison – une lutte de tous contre tous, de sorte qu'à chaque fois, la colonie doit panser les blessés de ces « querelles ».

Mais très rapidement, les colons de Gorki se prémunirent résolument et humoristiquement contre cette anarchie paysanne. Un colon, Ossadtchi, était le « docteur », un autre, Lapot, son « assistant ». Ils prescrivent aux plus récalcitrants une cure d'« hydrothérapie ». Cela veut dire que les colons conduisent, avec énergie et sans ménagement, les paysans en état d'ébriété au bord du fleuve et les arrosent à pleins seaux d'eau, jusqu'à ce qu'ils se calment. C'est ainsi que non seulement on a rétabli l'ordre, mais aussi que la détermination et la supériorité pleine d'humour des colons de Gorki ont fait une profonde impression, éducative, sur les paysans moyens. Ils se tordent de rire, mais en même temps, ils se mettent à réfléchir. « En v'là un gars. N'en faudrait qu'un comme ça au village et l'église serait vide. » dit un paysan ; « quand quelqu'un lâche un gros mot,³⁵ on lui dit : "Va t'y falloir faire

³⁴ Makarenko, *Le Chemin de la Vie* pp. 356-357

³⁵ La traduction allemande dit : « Quand quelqu'un boit plus qu'il n'a soif. »

venir le docteur de la colonie, celui qui soigne à l'eau ; paraît qu'il vient aussi à domicile" », dit un autre.³⁶

V.

Par deux exemples – le tribunal des camarades pour Oujikov, et maintenant l'« hydrothérapie » – nous avons montré comment le style de Makarenko s'impose en pratique dans la colonie Gorki. Nous pouvons alors maintenant aborder d'un peu plus près le principe de l'explosion de Makarenko. À partir de ses considérations sur la direction de la collectivité et au sujet de son opposition à la vision de la pédagogie alors dominante, nous avons déjà cité quelques-unes de ses affirmations les plus importantes. Il est maintenant temps de donner la formulation décisive. Quand Makarenko parle d'« une série ininterrompue d'opérations... s'étendant parfois sur des années entières » il ajoute que celles-ci présentent « toujours le caractère de collisions dans lesquelles les intérêts de la collectivité et des individus se trouvent enchevêtrés de la manière la plus compliquée ». En authentique dialecticien, Makarenko souligne en l'occurrence non seulement cette forme commune, toujours récurrente de la collision, mais en même temps « qu'au cours de mes sept années d'activité à la colonie il ne s'est pas rencontré deux cas absolument analogues ». ³⁷

Et qu'il ne s'agit pas ici d'un programme, mais de véritables principes pratiques, c'est ce que montre la conversation avec les pédagogues à propos du jugement d'Oujikov qui nous est déjà connu : « Le boycott est sans doute une chose dangereuse, que l'on ne saurait recommander en général, mais dans le cas particulier, il sera salutaire.... Voyez-vous, cet Oujikov est détesté à la colonie, on le méprise. Le boycott aura pour effet

³⁶ Makarenko, *Le Chemin de la Vie*, 360 & 361.

³⁷ Ibidem, op. cit. p. 677.

en premier lieu d'introduire, pour un mois entier, une nouvelle forme, légale, de relations. Si Oujikov endure cette quarantaine, l'estime envers lui doit s'accroître. C'est pour ce garçon une épreuve honorable ». ³⁸ Makarenko fait donc très précisément une différenciation dans l'application de son principe, il tourne toute son attention sur le cas particulier, sur la personnalité de chaque élève et de son destin.

Cela n'est pas contredit par le fait que l'explosion, c'est à dire la collision déclenchée consciemment, en temps utile, ou, dans la mesure où elle s'est produite spontanément, celle exploitée en conséquence, est un principe éducatif continu. Elle peut l'être parce que les faits humains sociaux qui lui sont sous-jacents constituent un patrimoine très ancien et peuvent de ce fait, dans les conditions modifiées de la nouvelle moralité en gestation du socialisme – modifiées en conséquence – être abordées comme un héritage. Là où il s'agit d'éthique, on a très rarement coutume, et avec beaucoup de réticences, à parler d'héritage. Ça se comprend. Car dans la société de classes qui pourrait sous nos yeux, c'est justement dans ce domaine que la décomposition est la plus horrible, la plus répugnante, de sorte qu'il est très difficile de pouvoir s'imaginer trouver dans l'éthique des sociétés de classe un véritable héritage. Mais ne nous laissons pas, là non plus, égarer par l'immédiateté. L'éthique de la Grèce antique ou de la période révolutionnaire de la bourgeoisie est sûrement tout aussi éloignée du nihilisme cynique d'un Gide ou d'un Burnham ³⁹ que Homère de Faulkner, que Shakespeare de Sartre. Lénine a toujours eu à l'esprit l'appropriation – critique – de l'héritage, y compris éthique. Quand par exemple, à la veille de la grande Révolution d'Octobre, il parle des conditions humaines dans une société

³⁸ Makarenko, *Le Chemin de la Vie*, op. cit. p. 678.

³⁹ James Burnham (1905-1987), politologue américain. D'abord trotskyste, il évolue vers le néo-conservatisme et prévoit l'émergence d'une nouvelle société dominée par les gestionnaires, les « managers ».

sans classes, il souligne que l'on y inclura « les règles élémentaires de la vie en société connues depuis des siècles, rebattues durant des millénaires dans toutes les prescriptions morales... sans violence, sans contrainte, sans soumission. »⁴⁰

Nous croyons donc que la collision placée par Makarenko au cœur de son système éducatif redécouvre également un tel héritage éthique très ancien et le renouvelle de manière socialiste. Nous pensons au principe qui, depuis Aristote a joué un rôle central dans la tragédie et dans sa théorie comme catharsis, comme purification des passions. Si l'on se souvient ici de cet héritage, l'important en premier lieu, ce n'est naturellement pas les problèmes esthétiques et dramaturgiques, les changements dans leur signification au cours de deux millénaires. Pour nous sont déterminants ces faits moraux de la vie qui sont à la base de tous ces problèmes : le changement du caractère humain par cet ébranlement que suscite une collision radicalement menée à son terme (éventuellement l'observation d'une telle collision). Les points de vue purement esthétiques reculent alors pour nous ; mais cela ne signifie pas du tout que l'on néglige ces expériences morales qui s'accumulent dans les créations tragiques de l'art et dans leur interprétation philosophique. Aristote déjà voyait en effet la tragédie et son moment le plus important à ses yeux, à savoir la catharsis, comme un problème de morale publique. Et quand Lessing se met à rétablir la théorie d'Aristote dans sa pureté infalsifiée, il reformule l'essence de la question en termes de pure éthique, et même de pédagogie populaire. La catharsis aristotélicienne consiste essentiellement, de son point de vue « dans la transformation des passions en dispositions vertueuses ». ⁴¹ Le décisif, ce n'est donc pas ce qui se passe

⁴⁰ Lénine, *l'État et la révolution*, Moscou, Éditions en langues étrangères, chap. V, § 2, p. 108

⁴¹ Gotthold Éphraïm Lessing (1729-1781), *Dramaturgie de Hambourg*, trad. Ed. de Suckau, Paris, Didier & Cie, 1869, p. 365.

dans le héros de la tragédie, mais ce que déclenche – moralement – chez le spectateur l'ébranlement que cela a entraîné. Ainsi, la mission de la tragédie comme « institution morale » (Schiller) ⁴² se trouve pertinemment circonscrite. On peut naturellement discuter – et en dramaturgie, cette controverse se déroule depuis des siècles – comment la catharsis, la purification des passions, se déroule chez le spectateur, comment elle est en lien avec la collision dramatique de la tragédie elle-même, si, au cas où elle doit réellement avoir un effet sur les spectateurs, elle ne présuppose pas également un processus de purification dans les personnages du drame.

Sans pouvoir aborder de plus près ces questions dramaturgiques, il faut toutefois remarquer que le parallélisme originel, peut-être même l'identification émotionnelle entre les personnages du drame et les personnes dans la salle de spectacle était certainement plus étroit et plus intime que ne le pensaient les théoriciens ultérieurs, en particulier l'homme des lumières qu'était Lessing. Ce ne peut en effet absolument pas être un hasard que, de toutes les espèces d'art de la littérature originellement publics, seule la tragédie qui *par excellence* met en scène des collisions (et aussi la comédie à sa manière spécifique) exige impérieusement, conformément à son genre, la préservation de son caractère public, tandis que les poésies épique et lyrique, sans subir de dommages essentiels à leur substance, peuvent tolérer, certes avec des modifications extrêmement importantes, de n'avoir qu'un seul récepteur – privé – qui les lit. Et toutes les tentatives d'enlever au drame ce caractère public immédiat, qui ont massivement eu lieu à l'époque bourgeoise, se sont obligatoirement terminées en une dégénérescence du drame, en contenu et en forme. Cela

⁴² In *Œuvres de Schiller*, tome VII, trad. AD Régner, Paris, Hachette, 1861, pp. 293-307.

démontre que la substance vitale du drame – et toute forme authentique n'est jamais que le reflètement de ces déterminations les plus générales et, de ce fait, toujours récurrentes de la substance vitale – à savoir la collision, est dans sa nature indissociablement liée au caractère public.

Pourquoi ? En répondant à cette question, nous pouvons quitter notre digression dramaturgique et nous tourner à nouveau vers la vie elle-même : car elles sont des affaires publiques de la plus haute importance, ces passions qui, dans leur développement extrême les unes avec les autres entrent en collision avec la société, conflit dans lequel s'exacerbe la lutte de ce qui meurt avec ce qui naît. Toute société – en tant que société – doit se confronter à ces problèmes. Si elle ne le veut pas ou ne le peut pas, cette incapacité est alors un symptôme de sa corruption morale, qui pour sa part est naturellement une conséquence de bouleversements économiques décisifs de la société elle-même. Ces collisions, toute société doit les résoudre publiquement – la tragédie et la comédie ne sont qu'une des formes de cette solution – si sa classe dirigeante veut, en écartant tous les obstacles, voir avec clarté comment ses membres doivent se comporter dans des cas décisifs de conflit, et se comportent effectivement.

Si l'on considère le problème dans les sociétés de classes, trois choses sautent aux yeux. Premièrement, que ces collisions se produisent la plupart du temps spontanément. Il est naturel que des classes dirigeantes dont la suprématie est fondée sur l'exploitation et l'oppression des masses travailleuses ont très souvent une répugnance à discuter publiquement des contradictions entre l'action effective dictée par leur situation sociale et la morale qu'ils proclament. Mais le silence ou le ripolinage idéologique ne peuvent pas éliminer les tendances d'évolution désagréables. Des explosions au sens littéral se produisent inévitablement, lorsque certaines contradictions de

ce genre atteignent le degré nécessaire de tension. Il suffit peut-être de rappeler l'affaire Dreyfus, à la fin du siècle dernier, qui non seulement a tenu la France en haleine pendant des années, mais qui a constitué aussi une catharsis décisive pour la vie de générations entières de l'intelligentsia française, de Zola et Anatole France jusqu'à Jean-Richard Bloch.⁴³

Deuxièmement, il faut souligner que la purification des passions dans chaque société ne peut naturellement se dérouler qu'au niveau idéologique qui lui est propre ; et donc dans les sociétés de classes seulement avec une fausse conscience. Cela n'exclut naturellement pas, en soi et pour soi, qu'une catharsis dans de telles conditions atteigne des contenus, orientations de clarifications morales etc. importants et nécessaires pour la société concernée. Si néanmoins une classe dirigeante se trouve en déclin, et même en situation de corruption morale, se créent des méthodes socialement inévitables d'une pseudo-catharsis moralement trompeuse. Cela veut dire que l'idéologie de la classe dirigeante, pour les crises morales de ses membres (et à plus forte raison pour ses alliés et ennemis), crises véritablement présentes et qui se renforcent continûment, trouve des procédés qui, tant dans leur contenu et leurs orientations, dévient ces crises dans de fausses directions, qui ne résolvent pas les collisions effectives, les évitent même, et s'en écartent. Un procédé de ce genre a été la chasse aux hérétiques et aux sorcières du Moyen-âge tardif, c'est ce que représentent de nos jours la doctrine de Freud et les autres variantes de la « psychologie des profondeurs ». De nombreux membres de la classe dirigeante éprouvent, pour employer les mots de Freud, un « malaise dans la civilisation »,⁴⁴ dont il n'est pas grave qu'elle s'aggrave en une crise morale affectant les hommes dans leur ensemble, en un doute sur la possibilité

⁴³ Anatole France (1844-1924), Jean-Richard Bloch (1884-1947)

⁴⁴ *Le malaise dans la civilisation*, trad. Bernard Lortholary, Paris, Points, 2010.

de pouvoir continuer à appartenir à leur propre classe sociale. Le freudisme « résout » des crises par une pseudo-catharsis ; par l'illusion de fausses causes aux crises morales réellement présentes, qui certes sont très habilement choisies de telle sorte qu'elles s'adaptent à la réalité vécue immédiate des bourgeois, à la prédominance directe de thèmes purement subjectifs, érotiques, sexuels. Par une pseudo-catharsis de ce genre, la crise de l'individu est – prétendument – résolue, et de telle sorte en vérité que l'intéressé, après la « purification de ses passions » peut, avec une bonne conscience, rester dans les rangs de la bourgeoisie. Les pédagogues qui se prononçaient contre Makarenko étaient sans exception, assurément souvent sans le savoir, sous l'influence de ces idéologues de la bourgeoisie impérialiste.

Ce problème de la pseudo-catharsis comporte cependant une autre détermination importante, qui joue d'habitude un rôle décisif dans toutes ces déformations décadentes : à savoir la transformation consciente de la collision nécessairement publique en une collision purement privée, totalement individuelle. Cela signifie, comme nous avons pu le voir dans l'exemple du freudisme, un changement qualitatif du contenu et de la structure de la collision. Son caractère social n'est en effet plus un simple ajout à ces faits de conscience qui naissent chez l'individu lors du conflit, mais là-dedans s'expriment les interactions réelles et concrètes de l'homme à ses semblables, et par cet intermédiaire à la société. Si ces derniers sont alors réduits à un « environnement » réifié, fétichisé, à un décor sans vie, devant lequel doit se dérouler prétendument un drame de l'individualité repliée sur elle-même, alors vont être ainsi écartées des déterminations décisives concernant aussi la personnalité en question, celle-ci même va être appauvrie dans son contenu et déformée dans sa structure essentielle. Naturellement, c'est précisément cela la tâche sociale que la

bourgeoisie décadente assigne aux représentants des différents procédés pseudo-cathartiques : la collision qui constitue un danger pour la bourgeoisie en tant que classe naît en effet directement de la problématisation spontanée des relations humaines. Si l'on réussit à éloigner ces problèmes sociaux de la conscience de l'homme concerné, alors la collision a déjà perdu son caractère menaçant pour la bourgeoisie. On pourrait dire : elle a du point de vue de la bourgeoisie trouvé une solution favorable, peu importe en quoi peut consister le contenu concret, dans le cas donné, d'une telle pseudo-catharsis.

Troisièmement, avant la victoire du socialisme, la nécessité sociale de la catharsis apparaît toujours dans la corrélation la plus étroite avec l'exacerbation des luttes de classes. Comme les collisions ont cette origine, elles tendent vers une sortie sans issue que nous désignons habituellement par l'expression *tragique* ; bien que d'importants théoriciens du tragique, comme Lessing, considèrent comme un préjugé « qu'une tragédie dût se terminer par une catastrophe malheureuse »⁴⁵ et que de grandes œuvres d'art de *Œdipe à Colone* de Sophocle⁴⁶ au *Prince de Hombourg* de Kleist⁴⁷ confirment cette formulation. Toujours est-il que cette forme de catastrophe tragique dans les sociétés de classes n'est pas fortuite pour les tragédies véritablement parfaites. La « conciliation » des oppositions dans les conditions de contradictions antagonistes des déterminations sociales ne peut en effet parvenir à s'exprimer purement que dans de rares cas exceptionnels, à s'imposer de sorte que les opposants en lutte, entrés en collision, ne soient pas affaiblis, pas privés de leur

⁴⁵ Lessing, *Dramaturgie de Hambourg*, op. cit. p. 266.

⁴⁶ In Sophocle, (-495 - -406) *Théâtre complet*, Paris, GF Flammarion, trad. Robert Pignarre, pp. 259-308

⁴⁷ Heinrich von Kleist (1777-1811), *Le Prince de Hombourg*, trad. André Robert, Paris, GF Flammarion, 1993.

exacerbation extrême, ce par quoi la collision et avec elle la catharsis perdent obligatoirement leur universalité comme synthèse et solution de contradictions dans leur développement suprême, incluant toutes les déterminations importantes. Il est donc tout aussi peu fortuit que d'authentiques collisions dans les sociétés de classes ne puissent être réglées de façon intrinsèquement parfaite que de manière tragiquement catastrophique, de même que sont rares ces rapports de classes où les hommes peuvent moralement se résoudre à un règlement conséquent de leurs collisions.

Seule la compréhension des particularités typiques des collisions et de leur effet cathartique au sein des sociétés de classe, que certes nous n'avons pu ici esquisser que dans leurs contours les plus bruts, permet d'accéder à la méthode de l'explosion chez Makarenko. En mettant en avant l'opposition, nos considérations ont en effet prouvé que les collisions sous le socialisme n'apparaissent pas toujours nécessairement de façon spontanée, mais peuvent – dans une mesure croissante – être résolues consciemment, ou tout au moins, si elles apparaissent spontanément, être consciemment menées à leur terme ; que cette conscience directrice peut et doit être une conscience juste sur la base du marxisme-léninisme ; que non seulement cette conscience juste n'est pas, dans son contenu, donnée en soi, mais plutôt que l'on dispose, pour sa validation pratique, de nouvelles méthodes élaborées (il suffit de se remémorer ce que nous avons dit plus haut sur la critique et l'autocritique) ; que finalement, les conditions de la vie socialiste offrent toutes les possibilités de régler des collisions dans leur gravité la plus aiguë jusqu'au développement le plus extrême de toutes leurs déterminations, sans qu'une issue tragique et catastrophique soit pour autant nécessaire ou typique.

Naturellement, on ne peut absolument pas l'exclure *a limine*.⁴⁸ La nouveauté, c'est seulement qu'une issue tragique n'est plus la solution nécessaire typique de collisions extrêmement aiguës, radicalement menées à leur terme. Aussi Makarenko informe-t-il ses élèves, dont le caractère a été si profondément perturbé par les circonstances de la vie, que quitter la collectivité doit se faire volontairement ou sous la contrainte. (Il survient même un cas de suicide). Il en va ainsi par exemple de l'élève Mitiaguine, chez qui le vol est presque devenu une vision du monde. Et il y tient, à cette « vision du monde », bien qu'il aime la collectivité et la respecte, et n'exerce de ce fait ses vols qu'en dehors de la colonie Gorki. Makarenko observe ces faits avec un profond regret : « Je prévoyais qu'il faudrait nous séparer de Mitiaguine. Il m'était amer de sentir mon impuissance, et j'en éprouvais de la peine pour lui. Lui aussi pensait vraisemblablement qu'il n'y avait aucune raison de rester, mais il ne désirait pas non plus quitter la colonie où il s'était fait bon nombre d'amis et où tous les mioches collaient après lui comme des mouches sur un morceau de sucre. »⁴⁹

Il fallait néanmoins en arriver à la rupture. Une partie des jeunes, sous l'influence de Mitiaguine, dévalise systématiquement les paysans ; ils pillent les champs de pastèques, ils volent tout un rucher. C'est là qu'on en arrive à la décision définitive. Mitiaguine doit être écarté de la collectivité. Makarenko en expose en détail les raisons, qui sont loin de concerner uniquement le seul Mitiaguine, et il trace à cette occasion un tableau tellement complet des motifs de son action pédagogique que nous devons citer ses dires en dépit de leur longueur.

« Il était indispensable de l'éloigner au plus tôt. Je voyais déjà clairement que j'avais fait traîner cette décision de façon

⁴⁸ Latin : d'emblée, dès le début.

⁴⁹ Makarenko, *Le Chemin de la Vie*, op. cit. pp. 194-195.

impardonnable et laissé passer le moment de prévenir le processus de décomposition de notre communauté qui se dessinait depuis longtemps. Peut-être n'y avait-il rien de particulièrement dépravé dans ces histoires de pastèques ou dans le pillage des ruchers, mais l'attention constante que les colons prêtaient à ces choses, leurs nuits et leurs jours uniquement et perpétuellement aux mêmes entreprises et emplis des mêmes impressions, annonçaient l'arrêt complet du développement de notre esprit collectif, et d'autres termes la stagnation. Et sur ce fond, tout œil attentif distinguait déjà manifestement des traits peu séduisants : les manières débraillées des colons, une certaine attitude de trivialité qu'ils affectaient à l'égard de la colonie et du travail, de gouaillerie fatigante et creuse, des éléments indéniables de cynisme. Je voyais aussi que même des garçons comme Biéloukhine et Zadorov, qui ne prenaient part à aucune entreprise délictueuse, commençaient à perdre la première fraîcheur et leur personnalité. Nos projets, la discussion d'un livre intéressant ou de questions politiques commençaient, dans notre collectivité, à être relégués vers de lointains arrière-plans, au profit d'aventures désordonnées et de mauvais aloi, ainsi qu'aux interminables discussions qu'elles suscitaient. Tout cela se répercutait également sur l'aspect extérieur des colons et de toute la maison, par une agitation dérégulée, la manie de l'esprit facile et mal tourné, une tenue négligée et la saleté cachée dans les coins. »⁵⁰

L'éloignement de Mitiaguine ne se déroule pas sans encombre. Karabanov, un membre plus âgé de la colonie, par ailleurs très prometteur, se rallie à lui. Néanmoins, la collision consciemment provoquée par Makarenko a été salutaire. Non seulement pour le cours de la vie générale de la colonie, mais aussi pour Karabanov. Placé devant le choix, certes, il se rallie

⁵⁰ Makarenko, *Le Chemin de la Vie*, op. cit. p. 204.

tout d'abord à Mitiaguine, mais il s'en sépare néanmoins très tôt ; il va chez son père qui exploite une ferme dans les environs, mais il ne s'y plaît pas, et réapparaît « soudain » à la colonie. On en arrive à une conversation entre Karabanov et Makarenko. « Sémion (Karabanov, GL) s'arracha de son siège et, tout trépidant de passion bouillonnante et contenue : "– Je ne peux plus, vous comprenez, je ne peux plus ! Les premiers jours, ça allait encore, mais après non, je ne peux plus, voilà tout. Je vais, je viens, je travaille, mais après la soupe, quand je me rappelle, j'ai envie de pleurer, tout simplement. C'est comme je vous dis : je m'étais attaché à la colonie, sans m'en douter. J'ai pensé d'abord : ça ne sert à rien. Et puis je me suis dit : quand même, j'y vais, rien que pour voir. Et lorsque je suis arrivé et que j'ai vu tout ce qui se fait chez vous, comme c'est bien ici !" ». Après tout cela, il est compréhensible non seulement que Makarenko l'accueille avec joie, mais réponde seulement aux reproches que Karabanov se fait à lui-même : « c'est bon. Oublie tout ça. »⁵¹ Et Karabanov devient par la suite un soutien actif essentiel de l'esprit collectif, du style de la colonie Gorki.

Nous croyons qu'après ces quelques exemples, multipliables à souhait, l'essence de la méthode de l'explosion chez Makarenko nous apparaît clairement, ainsi que son rapport interne avec l'appropriation critique de l'héritage éthique, qui est accumulée dans l'expérience de l'humanité concernant les répercussions individuelles et sociales des collisions. Les points de vue critiques, les différences qualitatives entre les collisions dans les sociétés de classes et le socialisme ont été également brièvement abordées : l'opposition entre prépondérance de la spontanéité et prédominance de la conscience, entre fausse et juste conscience, entre natures publique et privée des

⁵¹ Makarenko, *Le Chemin de la Vie*, op. cit. p. 223.

collisions, l'opposition, dans le caractère typique, entre solution catastrophique et solution favorable.

Si nous considérons maintenant l'application de cette méthode chez Makarenko, nous sommes tout d'abord frappés par l'indissociabilité des points de vue individuels et collectifs. Makarenko n'aide à susciter une collision de ce genre que si l'évolution négative d'un élève influe sur toute la vie de la collectivité. Le cas Mitiaguine que nous venons d'examiner montre clairement quels éléments Makarenko prend en compte pour définir son action. La collision plus ou moins consciemment menée à l'explosion n'est significative et salutaire aux yeux de Makarenko que si la catharsis en générale : certes, la collision se focalise directement sur un élève ou sur un groupe restreint, mais la purification des passions s'effectue néanmoins dans toute la collectivité, elle provoque un changement du comportement humain de tous ses membres. Et ceci non seulement, comme dans le cas Mitiaguine, quand il y a une contamination morale de couches relativement larges de la collectivité, mais aussi quand l'opinion publique de la collectivité déjà consolidée prend unanimement position contre le coupable. Il en est ainsi par exemple dans le cas que nous avons déjà cité d'Oujikov. Là aussi, la solution de la collision provoque une purification des passions dans toute la collectivité : Makarenko raconte : « La colonie, aussi bien Oujikov lui-même, appliquèrent le boycott avec entrain. Les colons rompèrent effectivement tout relation avec Arkadi [Oujikov], mais il ne leur restait plus ni colère, ni rancœur, ni mépris envers ce triste personnage. C'était comme si la sentence du tribunal avait pris tout cela sur elle. Les colons observaient de loin Oujikov avec un grand intérêt et se perdaient en des discussions sans fin sur tout le passé et tout l'avenir qui l'attendait. »⁵² La solution positive dont nous

⁵² Makarenko, *Le Chemin de la Vie*, op. cit. p. 679.

avons déjà parlé n'a donc pas été préparée seulement pour Oujikov mais aussi pour ses camarades par le règlement conséquent de la collision.

Un autre signe distinctif important de la particularité de Makarenko dans l'application de sa méthode réside d'un côté en ce que le déclenchement et le règlement de la collision ne peut être véritablement efficace durablement que si elles touchent la personnalité des jeunes hommes dans leur ensemble. Certes la seule conviction intellectuelle constitue un moment indispensable de l'œuvre éducative normale, mais si l'ébranlement de la collision peut être pour l'individu et la collectivité l'occasion d'un saut qualitatif – arrivé lentement à maturation –, la catharsis doit toujours s'étendre à l'homme total,⁵³ à ses sentiments, imagination, passions etc., afin de pouvoir dans l'avenir donner à sa volonté une base solide, une orientation sans ambiguïté. D'un autre côté et en rapport le plus étroit avec cela, un tel ébranlement consécutif à la collision ne peut produire ces résultats durables que si le saut qualitatif qu'elle déclenche constitue effectivement le point nodal d'une évolution lente plus courte ou plus longue, soigneusement observée, si effectivement dans la collision, les déterminations arrivant peu à peu à maturation d'une crise morale vont jusqu'à l'explosion. Et ce serait finalement une incompréhension grossière de la méthode de Makarenko que de voir dans la critique mentionnée ici de la seule persuasion consciente ne serait-ce que l'ombre d'une sous-estimation de la conscience. Bien au contraire. Makarenko ancre dans la conscience les résultats des collisions, de même que ceux de l'évolution « pacifique ». En tant que léniniste, il sait

⁵³ cf. Nicolas Tertulian, *Georges Lukács, Étapes de sa pensée esthétique*, trad. Fernand Bloch, Paris, Le Sycomore, 1980, p. 140, sur la distinction chez Lukács entre l'« homme total » (« *der ganze Mensch* ») de la vie quotidienne et l'« homme dans sa plénitude » (« *der Mensch ganz* ») exprimé dans l'œuvre d'art.

cependant que les masses (et les individus) apprennent le plus à fond par leurs propres expériences. Rendre celles-ci conscientes est une des tâches essentielles des collisions ; c'est pourquoi la critique et l'autocritique jouent en l'occurrence un rôle aussi déterminant. Mais ce qu'en conclusion d'un processus de crise amène la décision finale peut très facilement sans cet ancrage dans les propres expériences de vie des individus n'avoir qu'un effet superficiel, éphémère.

Lors du déménagement vers Kouriaje, où un établissement pédagogique en pleine déliquescence doit être fusionné avec la vieille colonie Gorki, les colons réussissent, dès le premier jour, pour ainsi dire à surpasser les collègues de Kouriaje par leur résolution pleine d'humour et les persuader d'une unification volontaire. Ceci n'a assurément été possible que parce que ceux de Kouriaje, aussi sûrs d'eux-mêmes qu'ils puissent paraître, étaient déjà depuis longtemps, au plus profond de leurs âmes, insatisfaits de leurs conditions de vie, du cours de leur vie, parce que la présence de Makarenko et de ses quelques accompagnateurs de la colonie Gorki avant le déménagement général avait davantage encore fait émerger ce mécontentement. Makarenko décrit de manière expressive cette situation d'avant l'arrivée de toute la colonie Gorki, en pointant très nettement notre problème, la maturation de la collision.

« Je pris bientôt un secret et malin plaisir à observer les difficultés qu'il leur fallait désormais surmonter pour gagner le réfectoire et en repartir à leurs affaires, Ce n'était sur leur chemin que poutres, tranchées, scies de travers, haches brandies, cuvettes de glaise délayée, tas de ciment... sans compter leur propre conscience. On voyait à certains signes qu'en leur for intérieur, des tragédies avaient commencé, sans aucune acception plaisante, mais dans le sens shakespearien du terme. J'étais convaincu qu'en ce temps, beaucoup des pupilles

de Kouriaje déclamaient en dedans : "Être ou ne pas être ? Voilà la question."

Ils repartaient vaguer autour des travaux, sans se décider, par fausse honte envers les copains, à hisser le drapeau blanc, pour demander la permission, ne fût-ce que de transporter quelque chose d'un endroit à un autre. »⁵⁴

Ce n'est que sur cette base qu'il a été possible de surmonter très facilement tous les obstacles dès l'arrivée de la colonie Gorki. La victoire semble être totale, mais Makarenko, soucieux, observe que la collision et avec elle la catharsis n'a pas été assez large ni profonde. Il dit : « La multitude des Kouriaje avait été en l'espace d'un jour mise dans l'assurance qu'avec leur venue, les détachements lui avaient apporté une vie meilleure, qu'à elle s'étaient adjoints des gens d'expérience et de ressource, et qu'il fallait faire route avec ces gens-là... Mais je ne m'étais gagné que la conscience, et c'était terriblement peu. Ce fait se découvrit le lendemain dans toute sa complexité. »⁵⁵ D'autres pas devaient encore être franchis, pour une part dans la pratique quotidienne, afin de faire prévaloir le style de la colonie Gorki sur toutes les questions de la vie, de la propreté jusqu'à la discipline de travail ; pour une part, des contradictions qui se développaient de la sorte naissaient de nouvelles collisions, dont le règlement aida à faire dans l'avenir de ce qui n'était tout d'abord qu'un acquis de la conscience un patrimoine intellectuel de l'homme entier, la base de son action et de son comportement juste.

La cause n'est pas difficile à comprendre. Tant qu'il y a en vérité chez quelques membres de la collectivité des penchants, des convictions, etc. qui sont en contradiction avec le style de la collectivité, qui s'émoussent néanmoins dans la pratique quotidienne ou ne conduisent qu'à des frictions épisodiques,

⁵⁴ Makarenko, *Le Chemin de la Vie*, op. cit. p. 557.

⁵⁵ Ibidem, p. 614.

de telles contradictions ne peuvent jamais être véritablement supprimées, dans la mesure où elles concernent quelque chose d'essentiel et ne représentent pas pour les deux partis quelque chose d'éphémère, disparaissant de soi-même. Que de telles contradictions puissent s'émousser dans la vie quotidienne, c'est une simple apparence. En réalité, l'individu dérape vers une impasse morale, et dans la collectivité, une décomposition morale couve sous la cendre. Et donc, la collision s'exprime dans la manifestation, dans l'explosion de ces contradictions longtemps restées latentes, ne peut être résolue de manière satisfaisante que si d'un côté, la collectivité persiste sans réserve sur les exigences de son style, et si de l'autre côté, l'individu entré en contradiction avec elle est contraint, également sans ménagement, à tirer toutes les conséquences de son attitude ; à penser jusqu'au bout et à éprouver tout ce que comporte ce comportement, comprendre qu'il n'est pas durablement conciliable avec la vie en collectivité, qu'il n'y a pas de chemin possible dans une vie raisonnable pour l'individu tant qu'il persiste dans ce comportement.

L'exploitation pédagogique par Makarenko des expériences très anciennes de collision, la méthode de l'explosion – peu importe si l'explosion a été consciemment provoquée, accélérée dans son déclenchement, ou a eu lieu tout à fait spontanément et seulement consciemment exploitée – consiste donc essentiellement à mener radicalement les collisions jusqu'à leur terme, jusqu'à ce que l'individu plie ou casse ; à penser jusqu'au bout toutes les déterminations morales dans leurs mises en œuvre ; à placer l'être humain qui est au cœur de la collision devant un choix sans aucun compromis. Ce n'est qu'en étant contraint, tant intellectuellement que par la vie, de voir toutes les conséquences de son comportement, de les comprendre, d'en assumer pratiquement la responsabilité qu'il peut être placé devant un choix clair : ou bien rester fidèle au

comportement qui a été le sien jusqu'à présent et être exclu de la communauté, ou bien accomplir intérieurement un retournement complet, se mettre lui-même sens dessus dessous, devenir un autre homme.

Ce qui dans les conflits tragiques est donc dissimulé à la plupart des hommes par la ruine catastrophique du héros, devient ici évident. (Les fausses théories bourgeoises de la « faute tragique », en passant par la « conciliation » jusqu'au « pan-tragisme » trouvent là leurs racines théoriques.) La collision signifie pour l'individu – comme la révolution pour les peuples, comme la tragédie en art – que la vie elle-même exacerbe à l'extrême toutes ses tendances et déterminations, et que par-là, l'essence des hommes, des partis, des classes sociales, toutes leurs opinions et convictions sont évaluées à l'aune de la pratique menée jusqu'à son terme, de leur mise à l'épreuve réussie ou ratée, et sont ainsi mises pour tous en pleine lumière. Lénine donne à maintes reprises des descriptions de ce genre de l'essence de la révolution. « La première révolution (1905) a » dit-il « révélé les unes aux autres et au monde entier *toutes* les classes (et les principaux partis) de la société russe quant à leur nature réelle, quant au rapport réel de leurs intérêts, de leurs forces, de leurs moyens d'action, de leurs buts immédiats et lointains. »⁵⁶ Ou à un autre endroit, également sur la première révolution : « Toutes les classes s'affirment ouvertement. Toutes les conceptions de programme et de tactique sont vérifiées par l'action des masses... Chaque mois de cette période équivalait, pour l'enseignement des principes de la science politique – aux masses et aux chefs, aux classes et aux partis, – à une année de développement "pacifique", "constitutionnel". »⁵⁷

⁵⁶ Lénine, *Lettres de loin* (1^{ère} lettre) in *Œuvres* t. 23, pp. 325-336,

⁵⁷ Lénine, *La maladie infantile du communisme*, Paris, 10/18, 1962, pp. 20-21.

La victoire de la révolution, l'édification du socialisme, amène assurément ici des changements fondamentaux. Dans ses essais sur la linguistique, Staline définit ces différences avec la plus grande rigueur, contre ceux qui ne sont pas à même de voir les oppositions fondamentales entre « préhistoire » et « histoire » de l'humanité. La transformation de la quantité en qualité reste, il est vrai, dans sa nature intrinsèque, un processus révolutionnaire, mais comme, dans les conditions du socialisme, il est une « révolution par le haut », ⁵⁸ l'ancienne conception de l'explosion doit être rejetée. Staline le montre d'une manière extrêmement claire à propos du développement de l'agriculture sous le socialisme, qui, comme il le dit, constitue une révolution sans – pour les mêmes raisons – s'accomplir sous la forme d'une explosion.

L'importance de cette distinction décisive ne doit cependant pas obscurcir le fait que la collision a conservé son signe distinctif le plus essentiel, la transformation d'une contradiction morale et sociale du quantitatif en qualitatif, la radicalité théorique et pratique dans le règlement des oppositions, et par là la découverte de toutes les déterminations. Si la « révolution par le haut » dans l'agriculture de l'Union Soviétique s'est déroulée sans explosion, non seulement elle a été pourtant un bouleversement économique fondamental mené à son terme, mais tous ses problèmes ont été théoriquement et pratiquement réglés avec la plus grande rigueur ; de multiples collisions se sont produites – pensons à l'article de Staline sur les gens qui ont perdu la tête en raison de leur grand succès – ⁵⁹ dont la menée à leur terme ne pouvait naturellement produire aucun affaiblissement ou adoucissement des antinomies. Staline, justement, nous enseigne en

⁵⁸ J. Staline, *Le marxisme et les problèmes de linguistique*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1952, p. 28.

⁵⁹ J. Staline, *Le vertige du succès* in *Les questions du Léninisme*, tome II, Paris, Éditions Norman Bethune, 1969, pp. 460-467.

effet que l'opposition dialectique entre l'ancien et le nouveau, entre ce qui se meurt et ce qui naît, est la base du développement de toute l'histoire de l'humanité. Les formes se modifient, y compris qualitativement (l'antagonisme des contradictions s'éteint), mais le dynamisme de la contradiction subsiste.

De nos considérations précédentes, il ressort que cette transformation socialiste de l'explosion est également présente dans la théorie et la pratique de Makarenko. Nous renvoyons à nouveau à son affirmation extrêmement importante de la différence en matière d'éducation entre enfants normaux et « anormaux ». Que signifie donc cette différence du point de vue de la méthode de Makarenko ? Tout d'abord : Makarenko conçoit toujours la normalité dans sa signification sociale, et pas psychologiquement comme chez les pédagogues bourgeois ou sous influence bourgeoise. La période de la guerre civile a rendu vagabonds de très nombreux enfants, et créé par là chez eux, bien qu'au sens de la psychopathologie, ils étaient dans leur très grande majorité complètement normaux, des habitudes, des comportements asociaux, antisociaux. La méthode de Makarenko se fixe pour objectif d'éliminer cela, d'éduquer les enfants, dans une perspective sociale, pour en faire des êtres humains normaux, c'est-à-dire socialistes. La purification des passions par la collision doit dans de tels cas intervenir violemment, comme une explosion. Il n'est en effet possible qu'ainsi de faire percevoir véritablement à ces enfants la fausse route sociale sur laquelle ils se sont, pour la plupart innocemment, engagés, provoquer en eux l'ébranlement nécessaire au retournement.

Tout lecteur de Makarenko peut cependant observer comment, avec l'évolution de la majorité des élèves vers une collectivité vivable, ces collisions modifient son caractère, son ton. Cela ne se produit naturellement pas sans de nombreuses crises et

rechutes ; si l'on doit inculquer à des enfants ensauvagés, restés anormaux, le style de la colonie Gorki, on doit à maints égards travailler encore avec les anciens moyens. Mais plus les traditions de la colonie se renforcent en une efficacité vivante et constante, moins cela est nécessaire. (Le ton du deuxième roman de Makarenko⁶⁰ est déterminé par ce changement qualitatif.)

Cela signifie-t-il alors que les collisions (quelquefois même de caractère explosif) soient totalement exclues chez des enfants normaux ? Makarenko ne dit rien de semblable. Il parle d'« une tactique des plus complexes ». ⁶¹ Donc d'une procédure améliorée et plus raffinée pour les enfants normaux, mais pas d'une modification de principe de la méthode. Il justifie cela par le fait que les enfants qui ont grandi normalement, dans des circonstances normales, n'ont pas besoin de « puissantes décharges de volonté, ni de dépenses spectaculaires d'émotion », ⁶² justement parce que leur vie normale développe déjà les dispositions au comportement socialiste. En bref, cette différence radicale d'opposition peut être résumée par ses extrêmes : dans la période initiale, il s'agit de faire naître, pratiquement à partir de rien, une collectivité socialiste, avec des enfants « anormaux », avec des éducateurs non préparés, ni théoriquement, ni pratiquement, au milieu d'un environnement qui est encore bien loin d'être socialiste, d'élever chacun de ses membres, au travers de crises et de collisions, à une conscience socialiste déterminant toute leur vie. Pour l'éducation d'enfants normaux, cet environnement externe et interne, à l'intérieur et à l'extérieur de l'école, est présent en raison du puissant essor du socialisme. Dans la théorie et la pratique de la pédagogie règnent désormais les

⁶⁰ *Les drapeaux sur les tours* (1938), op. cit.

⁶¹ Makarenko, *Le Chemin de la Vie*, op. cit. p. 684 [extrêmement différenciée].

⁶² Ibidem.

déterminations développées de la vie socialiste. Makarenko a dû faire en sorte que ces déterminations s'éveillent tout d'abord dans la colonie Gorki, puis se développent à l'aide des énergies éveillées dans la collectivité, avec l'aide de l'État socialiste et du Parti communiste. C'est pourquoi nous pensons avoir le droit de définir son œuvre comme « accumulation primitive » de la pédagogie socialiste.

VI.

Le Chemin de la Vie est une grande œuvre d'art. C'est ce que ressent immédiatement chaque lecteur. Mais si l'on doit rendre compte de cette impression vécue, et expliquer esthétiquement la valeur artistique du livre, il se produit chez beaucoup une certaine confusion, et même de la perplexité.

Pourquoi ? Cet ouvrage de Makarenko ne peut que difficilement se classer dans un quelconque genre littéraire. (*Les drapeaux sur les tours*⁶³ est un excellent roman. De ce point de vue, il n'y a absolument aucun problème) Pourquoi donc dans ce cas ? Ne devrait-on pas dire : il nous est présenté là un sujet totalement nouveau, tiré de la vie, nous l'avons lu, fascinés, de la première à la dernière page, avec un intérêt passionné – que peuvent bien nous faire les moyens avec lesquels cet effet a été obtenu ? Que nous importent les formes quand le sujet lui-même exerce sur nous un effet par la nouveauté et la profondeur de son contenu, de ses idées ? Dans un premier temps, ces questions résonnent de manière convaincante. Mais elles ne comportent cependant que des demi-vérités, et c'est pour ça qu'il faut aller au-delà.

Tout d'abord, il est exact que dans l'effet du livre, la richesse du sujet tiré de la vie, avec son originalité, sa force de persuasion, est l'élément décisif. Mais la question se pose : est-ce que peu importe vraiment quel moyen littéraire, quel moyen

⁶³ Op. cit.

du langage provoque cet effet du sujet ? Est-il vraiment vrai que tout sujet tiré de la vie, authentique, riche en contenu, déclenche un tel effet, quelle que soit la manière dont il est rapporté ? Il suffit de poser la question pour voir tout aussitôt qu'il n'en est pas ainsi. Toute littérature, tout particulièrement quand son intérêt est tourné vers un sujet tiré de la vie véritablement nouveau, comporte une masse d'œuvres d'art que nous devons parcourir péniblement, en luttant contre l'ennui, bien que, pendant et après la lecture, nous puissions toujours et encore constater – d'un point de vue purement rationnel – que nous avons affaire à un contenu nouveau, que ce que dont l'auteur veut nous faire part est important, significatif, que nous pouvons même exploiter utilement par ailleurs, théoriquement comme pratiquement, ce que nous avons reçu. Mais la lecture manque néanmoins de tout ce qui est saisissant et passionnant.

On le voit, il y a bien là un problème. Nous pouvons même affirmer que ces œuvres où un sujet en tant que tel exerce sur nous un effet tout pur, dans lesquelles il nous semble nous muer en spectateurs de la vie même, sont de loin plus rares que ces œuvres d'art importantes qui certes représentent également la pleine richesse du monde des hommes, mais dans lesquelles, même si on ne s'en rend pas compte en permanence, on ressent toujours que l'on est guidé par un art conscient, dans lesquelles on ressent constamment la main directrice de l'artiste. Que le mode d'exposition se transforme en un pur miroir de la réalité, que l'auteur, comme le diable chez Lesage,⁶⁴ ne fasse que soulever le toit des habitations des hommes afin que nous puissions percevoir leur vie telle qu'elle est, que – pour retourner la célèbre formule de Schiller –⁶⁵ il détruit la forme

⁶⁴ Allusion au roman *Le diable boiteux*, Paris, veuve Barbin, 1707, d'Alain-René Lesage (1668-1747).

⁶⁵ « détruire la matière par la forme ». Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*. (1795) trad. Robert Leroux, Paris, Aubier, bilingue,

par la matière, tout cela fait partie des cas les plus rares de l'histoire de la littérature.

Bien que cette dichotomie n'ait pour objet que de décrire une différence d'effet artistique et aucunement d'instaurer une hiérarchie esthétique, elle exprime cependant l'existence d'un problème esthétique. Ce problème devient tout particulièrement brûlant en ces temps où nous envahit la nouveauté d'une vie qualitativement modifiée. Toute forme véritable est toujours la forme d'une teneur concrète. Mais sa perfection et les critères de cette perfection, elle ne les trouve jamais en tant que forme en soi, mais exclusivement dans ce qu'elle tire (et en quelle quantité) des déterminations décisives du contenu, dans la manière dont elle procède pour transformer ces déterminations en une forme qui exprime leur importance vitale particulière. Plus donc une époque est sur le point d'accoucher de nouveaux contenus, et plus l'art et l'esthétique sont menacés de deux faux extrêmes. D'un côté, on en arrive aisément à une surestimation esthétique du nouveau contenu, simplement partagé à l'état brut, sans mise en forme, et l'on néglige l'importance de la figuration esthétique. De l'autre côté – et ce sont surtout les critiques qui sont exposés à ce danger – on part de conceptions de forme qui expriment le vieux contenu de périodes écoulées, on en déduit les critères esthétiques d'appréciation de tout art, ce qui a alors forcément pour conséquence une cécité totale à l'égard de la nouveauté artistique, parfois pionnière, de ces œuvres.

Nous avons déjà souligné le côté autobiographique du livre de Makarenko. Cela définit un élément important du mode de figuration. Seulement pour ceux, assurément, qui ont appris par l'étude des plus grands écrits autobiographiques que l'auto-figuration n'est en aucune façon la prédominance, la mise au premier plan de cette personnalité qui constitue le sujet

1992, Lettre 22, p. 291

et l'objet de l'autobiographie. Bien au contraire. Les autobiographies classiques ont certes toujours comme objet immédiat le développement d'une personnalité importante. Un individu véritablement éminent doit cependant avant tout son poids et la force de son impact à sa capacité d'apprendre et de tirer profit des tendances importantes en essor à son époque, de les incorporer au développement de ces capacités, et sur cette base d'aider pour sa part ces capacités à se développer davantage. C'est dans cet esprit que Goethe et Gorki ont raconté leur carrière : chez les deux – et c'est là un trait typique, canonique – la représentation du monde extérieur, des courants les plus importants de l'époque, constitue l'essentiel des œuvres ; la personne même de l'artiste n'apparaît qu'en interaction avec ces courants, comme produite par eux. La constitution d'une personnalité significative devient ainsi un événement historique ; ce sont justement l'accent mis sur l'environnement sociohistorique, sa description large et profonde, qui font apparaître la personnalité de l'auteur lui-même pour ce qu'elle est en vérité, comme individualité à l'échelle de l'histoire universelle.

Nous avons parlé des éléments autobiographiques dans l'œuvre de Makarenko. Il en résulte aussi bien une similitude avec le type d'autoreprésentation décrit à l'instant, que des différences essentielles. La similitude réside en ce que Makarenko ne décrit pas son évolution « de l'intérieur », par une analyse psychologique, mais par la figuration de la vie et de la croissance de la colonie Gorki, dont les étapes de développement déterminent et tracent les contours du développement de sa personnalité. Et certes surtout comme pédagogue. Et c'est là que commence déjà la différence : tandis que dans les autobiographies classiques, la personnalité globale de l'auteur constitue l'objet central, Makarenko ne veut décrire que son évolution comme éducateur, comme

organisateur et théoricien de l'éducation socialiste. Le résultat, c'est en vérité, sous nos yeux, la personnalité de Makarenko, intelligente et forte, perspicace et chaleureuse, dure sans ménagement et pleine d'humour ; cela n'est néanmoins jamais obtenu directement, mais par un détour, et c'est pourquoi cette différence imprime son sceau sur l'ensemble de la structure et le style de son œuvre.

Plus importante encore est la différence dans la conception globale. Goethe ou Gorki – pour en rester à ces exemples – décrivent leur évolution comme celle de personnalités exceptionnelles dans un environnement qui met plus ou moins d'obstacles au développement. Le moindre caractère dramatique, de tension de ces autobiographies n'est pas dans la manière dont ces grands hommes parviennent à extraire de l'environnement hostile et à s'appropriier les éléments qui favorisent leur développement. Il en résulte premièrement que le processus de réception de la réalité est placé au premier plan, deuxièmement – et en corrélation des plus étroites avec cela – que l'histoire de l'enfance et de la jeunesse constitue le thème principal en tant que processus interne et externe de formation ; dès que la personnalité a atteint ses contours significatifs au plan de l'histoire universelle, l'autobiographie s'arrête tout naturellement.

Dans son deuxième roman, Makarenko résume clairement cette différence. Il dit de Zakharov, qui présente nettement les traits de l'auteur : « Un petit groupe d'éducateurs, des gens comme tant d'autres et de bonne volonté, occupèrent par décret du hasard ce modeste secteur du front révolutionnaire. Ils avaient à leur tête Zakharov, un homme qui lui non plus ne sortait pas du commun. Ce qu'il y avait d'extraordinaire et de stupéfiant dans ce commencement était la Révolution d'Octobre et les nouveaux horizons qu'elle ouvrait au monde. Aussi Zakharov et ses amis se représentèrent-ils clairement

leur mission : éduquer l'homme nouveau ! »⁶⁶ Cet éclaircissement et les paroles conclusives, déjà citées, du premier ouvrage,⁶⁷ selon lesquelles, à la place du *poème pédagogique*, il faudrait bientôt écrire des ouvrages scientifiques sur la méthode de l'éducation communiste, définissent la différence de tâche et d'atmosphère de leur accomplissement.

Le contenu de l'autobiographie n'est donc pas la formation humaine de l'auteur, mais sa démarche vers une clarté théorique et pratique sur les questions cruciales de son métier. L'auteur apparaît donc dans l'ouvrage à la fois comme homme fait et comme débutant, comme homme en devenir sur la question cruciale de sa vie, et l'atteinte de cette maturité est le seul thème de l'autobiographie. Cela pourrait, en apparence, rapprocher plutôt l'œuvre de Makarenko des « romans d'éducation », si l'accent principal de ceux-ci n'était pas mis sur la formation de l'homme, et donc à nouveau sur l'enfance et la jeunesse. Donc, le simple fait qu'une seule phase – assurément déterminante – du développement soit décrite dans sa genèse, et pas le développement de toute la personnalité, crée ici une délimitation décisive. Cela s'exprime aussi en ce que la prépondérance du monde extérieur représente dans les deux cas quelque chose de totalement différent : dans les autobiographies classiques, le monde est un champ infini de réceptivité féconde, chez Makarenko en revanche, l'objet de l'action est tout aussi prépondérant, et l'apprentissage par les événements n'est qu'un élément évident inhérent à l'activité féconde.

Sans doute plus importante encore est la formulation de Makarenko sur la signification de sa propre personnalité. Il ne s'agit pas de savoir si cette autoévaluation est objectivement

⁶⁶ Makarenko, *Les drapeaux sur les tours*, op. cit. pp.174-175.

⁶⁷ Makarenko, *Le Chemin de la Vie*, op. cit. p. 709.

pertinente. (Gorki n'organise pas non plus son autobiographie comme celle d'une individualité hors du commun.) Indépendamment de tout jugement des auteurs sur eux-mêmes, il y a là une opposition objective. Que Gorki le veuille ou non, son autoportrait comporte pourtant, par suite du combat héroïque contre un environnement défavorable, la tonalité de quelque chose d'extraordinaire, tandis que cet accent, chez Makarenko, est mis sur le fait que l'auteur se trouve sur le grand front infini de l'édification socialiste, dans la lutte pour l'homme nouveau, en tant que soldat dans les rangs des combattants organisés. Cette différence, ce n'est pas le poids personnel de l'écrivain qui l'instaure, mais la différence entre l'action sous le capitalisme et sous le socialisme. En écrivant son autoportrait, Gorki n'est lui non plus pas moins modeste que Makarenko, et l'ensemble de l'œuvre éducative de Makarenko fait apparaître la signification et le rayonnement de sa personnalité. Mais indépendamment de cela, il en va dans le premier cas de l'affirmation et de la formation d'une personnalité importante dans la lutte contre son environnement, dans le deuxième du sauvetage et de l'éducation systématique de centaines d'enfants par une volonté forte et consciente de ses objectifs, volonté qui combat – consciemment – au sein d'une collectivité sociale, volonté qui ne prend sa véritable signification que dans son rapport réciproque aux collectivités de l'édification du socialisme.

Cette différence modifie toute la construction, toute la structure de l'œuvre. Certes, les personnages et les événements de l'environnement social déterminent dans les deux cas le développement de la personnalité de celui qui se dépeint lui-même. Cette interaction prend néanmoins à chaque fois une caractéristique qualitativement différente : dans les autobiographies classiques – en dépit de la prépondérance de l'environnement – elle est focalisée sur l'autobiographe, c'est-

à-dire que chaque homme et chaque événement tient son poids de l'influence qu'il exerce que l'un ou l'autre exerce sur l'auteur ; chez Makarenko en revanche, l'environnement forme vraiment le point central : c'est par sa croissance que croît aussi Makarenko lui-même.

Ceci a pour conséquence, au plan de la composition, qu'un groupe est l'objet principal de la figuration. Naturellement, le groupe apparaît très souvent comme une relation d'individus à individus. Mais tandis que les autobiographies classiques en restent là, ces relations humaines entre individus placées ici au premier plan ne sont jamais que des cristallisations d'une étape déterminée d'évolution du groupe lui-même, les individus que des représentants des courants au sein de ce groupe qui nous est concrètement décrit (et pas seulement les représentants de couches ou d'orientations socialement importantes, ce qui est aussi naturellement le cas dans les grandes autobiographies du passé). C'est par-là que la personnalité de Makarenko se place aussi, d'une autre manière, au cœur de l'œuvre. Elle est le moteur dont partent ces impulsions qui conduisent consciemment le développement du groupe, de la collectivité et en elle de chaque individu ; cela aide à susciter les collisions clarificatrices et à les mener à leur juste terme.

Tout cela fixe une tâche totalement nouvelle en matière de composition, qui se différencie, tant de celle de l'autobiographie que de celle des romans. Nous avons déjà exposé la première différence. *Le chemin de la vie* se sépare de la composition normale du roman par le fait que le sujet et le mode de figuration ne laissent place à aucune action individuelle, à aucune intrigue. Qu'on ne croie pas qu'il s'agit là d'une quelconque particularité « littéraire » de Makarenko. Son deuxième livre ⁶⁸ est un roman normal – et même un très bon roman – avec une intrigue individuelle tout à fait normale,

⁶⁸ Makarenko, *Les drapeaux sur les tours*, op. cit.

avec une structure épique normale, clairement ordonnée, où l'on décrit le destin d'un groupe Igor-Vania-Wanda-Ryjikov, égaré dans le vagabondage ; la collectivité de colons et élèves, avec Zakharov-Makarenko à leur tête, forme également, dans l'esprit du roman normal, l'environnement au sens interne et externe : on raconte comment ces « nouveaux » (à l'exception de Ryjikov, profondément corrompu et devenu un véritable délinquant) vont s'intégrer à la collectivité totalement constituée pour l'essentiel.

Il en va tout autrement dans *Le chemin de la vie*. Le thème en est la genèse de la collectivité elle-même, la manière dont les principes de sa construction, de la convivialité humaine de ses membres émergent de la réalité chaotique et sont rendus conscients par Makarenko ; comment la collectivité se développe constamment, malgré toutes les crises et les rechutes, acquiert une solidité toujours plus forte, de telle sorte en vérité – et ceci est très important pour la composition – que les élèves les plus évolués quittent la colonie pour entrer dans la vie après une formation ultérieure, que des éléments nouvellement arrivés doivent sans cesse y être assimilés, sans en entraver l'ascension. Pour un sujet comme celui-là, il est donc impossible que l'intrigue individuelle d'un roman fournisse le fil conducteur. La collectivité qui croît et se renforce dans le changement incessant des individus, le groupe des colons de la colonie Gorki est le « héros » proprement de l'œuvre.

Mais il serait tout aussi faux de considérer alors *Le chemin de la vie* comme le roman d'un « objet », d'un milieu, comme cela est devenu effectif dans la littérature bourgeoise depuis le naturalisme de Zola et a exercé dans les premiers tâtonnements de la littérature socialiste une certaine influence sur celle-ci. Une telle conception du thème provient des tendances fétichisantes de la société capitaliste, selon lesquelles on ne

voit pas dans les produits de l'activité humaine des objets médiateurs des relations humaines, mais l'objet littéraire proprement dit ; alors, comme Julius Háý ⁶⁹ l'a très justement remarqué, on confond la thématique avec le thème littéraire concret. Makarenko n'a rien à faire de toutes les velléités de ce genre. Son regard littéraire, comme celui de tous les grands écrivains, est tout autre que fétichisant : non seulement il voit partout et tout de suite les relations humaines sociales concrètes et place littérairement de manière spontanée chaque chaînon effectif de médiation à la juste place correspondant à son efficience et à sa réalité sociale, mais aussi, comme nous l'avons montré plus haut en détail, il peut radicalement éliminer de la considération des hommes tout élément fétichisant. La collectivité de Makarenko n'a donc rien à voir avec ces usines, marchés couverts etc. de Zola qui certes sont *a posteriori* « peuplés » – jusqu'à un certain point – de personnages à figure humaine, mais qui dans ces conceptions littéraires, se voient dans la figuration attribuer une priorité sur les hommes. La colonie de Makarenko est, à chaque étape de son évolution, l'unité contradictoire, intriquée, constamment changeante, de relations contradictoires, intriquées, constamment changeantes entre des hommes concrètement vus et dépeints de manière vivante. Même dans sa représentation, la colonie n'accède jamais à une existence littéraire indépendante de cet ensemble complexe d'hommes et de relations humaines qui la compose ; il lui manque de ce fait aussi tous les éléments de ce symbolisme romantique par lequel les naturalistes doués tentent de surmonter, mieux dit de dissimuler le caractère prosaïque de leur de la « matérialité » de leur thème.

⁶⁹ Gyula "Julius" Háý (1900-1975), dramaturge hongrois d'expression allemande. Réfugié en Allemagne après la chute de la république des conseils, puis en Union Soviétique, il revient en Hongrie en 1945. Il sera incarcéré pendant 3 ans après le soulèvement de 1956.

Le « héros » du livre de Makarenko est donc le groupe concret et vivant des colons de Gorki. Cette définition a cependant également besoin d'être concrétisée, afin de ne pas être confondue, par exemple, avec toutes sortes de tendances faussement modernes. Même dans de tels cas, il se produit une fétichisation dans la littérature bourgeoise de l'époque du déclin : on assigne au groupe une existence autonome, indépendante des individus qui la composent, et les individus, leurs destins se dissolvent totalement dans le groupe, ils deviennent secondaires par rapport à lui, voire insignifiants. Le groupe de Makarenko est certes une réalité sensible, vécue, elle est certes davantage que la simple somme de ses membres. (Il suffit, pour faire comprendre ce rapport concret des individus au groupe, de mentionner le style, déjà étudié, de la colonie.) Pourtant, cette omniprésence constante et ininterrompue du groupe dans la vie de tous les colons est encore loin de signifier que dans la figuration des événements isolés, elle serait constamment représentée, concrètement et littérairement, comme dominante. Bien au contraire. Dans la majorité des événements racontés par Makarenko, il y a au premier plan une personnalité concrète ou un groupe de personnalités individuelles ; ce qui se décide à chaque fois, c'est leur destin individuel.

Mais comment naît donc cette expérience artistique de l'omniprésence du groupe ? Premièrement de sa participation active à tous les événements importants. Le groupe n'est pas simplement le chœur qui accompagne ou commente, il participe à l'action, à l'événement dramatique. Deuxièmement – et certes parallèlement à la croissance de la collectivité, et donc toujours à un degré supérieur – parce que l'individu, même s'il agit seul, même si son savoir-faire personnel se place au premier plan, se sent toujours comme faisant partie du groupe, et il est dans chaque activité déterminé par ce lien.

Troisièmement parce que le rapport entre les individus et le groupe est sans cesse artistiquement relativisé : cela veut dire que ce sont toujours des individus issus du groupe sur lesquels, par suite de certains événements, est projetée la pleine lumière du premier plan : mais une fois que leur affaire est réglée, ils disparaissent, souvent pour longtemps, dans le groupe, d'autres vont être de même placés sous le feu des projecteurs, et n'apparaîtront eux-mêmes à nouveau comme personnages principaux ou participants à l'action d'un nouvel épisode que lorsque l'exigeront leur propre affaire ou leur propre rôle dans la vie de la collectivité.

Ce mode de composition a d'un côté pour conséquence qu'au cours de la narration, de nombreuses personnalités individuelles émergent du groupe de manière expressive, presque inopinément, nous prenons connaissance de leurs problèmes vitaux les plus importants – c'est justement là que réside la fonction artistique de la forme dramatique de la collision, dont nous avons traité en détail l'aspect éthique et pédagogique –, de sorte que déjà, dans notre mémoire, la masse des personnalités individuelles se condense en l'impression d'un véritable groupe. Mais par suite de ses éléments constitutifs, celui-ci n'est plus amorphe comme les groupes dans la littérature bourgeoise, mais richement structuré, avec une physionomie prononcée propre, mais sans estomper le caractère personnel des individus. D'un autre côté, la technique de Makarenko, l'alternance d'apparitions soudaines et de disparitions totales ou partielles dans le groupe renforce également l'impression que l'on a affaire à un groupe dynamique, qui se développe dans les destins individuels. Le fait que l'individu apparaisse au premier plan, puis soit ensuite à nouveau caché au regard du lecteur, est en liaison organique avec l'essence concrète et le destin du groupe. L'altérité naturelle de l'individu et du groupe n'est pas abolie, mais elle

prend une multitude infinie de valeurs intermédiaires, dans la mesure où le personnage individuel est toujours éclairé de manière différente dans son apparition et sa disparition, dans le rôle principal ou le rôle épisodique ; dans la mesure où l'apparition et le disparition prennent un caractère dynamique et façonnent ainsi à la fois, dans l'expression et dans l'atmosphère, tant les individus que le groupe aussi, avec toujours de nouvelles ombres et lumières, avec des transitions progressives ou des contrastes radicaux.

C'est une composition épique tout à fait originale, découlant organiquement du sujet, qui naît devant nous dans une évidence naturelle. Comme toute véritable originalité artistique, elle a néanmoins sa préhistoire, c'est-à-dire qu'elle est essentiellement nouvelle dans ses déterminations décisives et qu'elle est en même temps un prolongement de traditions progressistes de la littérature universelle. Cette figuration de l'individu et du groupe a obligatoirement préoccupé les réalistes importants, y compris ceux des sociétés de classes. Tout particulièrement cette forme qui trouve sa perfection – uniquement possible sous le socialisme – chez Makarenko : permettre l'expression dans la dynamique concrète des possibilités grandioses, insoupçonnées qui sommeillent chez les hommes les plus simples, les plus effacés. Goethe – avec le personnage de Dorothee –⁷⁰ et Walter Scott, – avec celui de Jenny Deans (*Le cœur de Mid-Lothian*) –⁷¹ ont été les premiers à s'atteler à cette tâche. Chez les deux, la solution artistique, c'est qu'un ébranlement imprévu confronte soudain les personnages à un fait qui exige des qualités morales extraordinaires. Les deux femmes vivaient auparavant une vie sans rien de saillant au sein de la masse de leurs semblables. Les

⁷⁰ Johann Wolfgang von Goethe, *Hermann et Dorothee*, récit épique en vers comprenant neuf chants. Paris, Aubier bilingue, 1992.

⁷¹ Walter Scott, *Le Cœur du Mid-Lothian*, Paris, Folio-Gallimard, 1998.

deux font leurs preuves de manière grandiose dans la tâche difficile qui leur est posée inopinément ; les deux, après leur prouesse extraordinaire, s'enfoncent dans la vie quotidienne sans laisser de traces. Dans ce mode de figuration s'exprime – dans les limites de la société bourgeoise – un démocratisme authentique, un amour profond pour les forces de peuple et une solide confiance en elles. Goethe et Walter Scott montrent – justement par le fait que la tâche exigeant la mise à l'épreuve est dans une certaine mesure fixée par hasard aux personnages, que dans leur vie ultérieure, rien d'exceptionnel ne survient plus – que Dorothee et Jenny Deans sont moralement remarquables, mais ne sont sinon en rien des personnalités exceptionnelles, au contraire, elles sont seulement les représentantes des meilleures qualités morales dans les masses populaires, dans la vie populaire ; le sursaut que montre leur destin aurait également pu être accompli par d'innombrables autres personnes.

Sans aller maintenant plus loin sur des formes plus développées de ce problème – par exemple dans les descriptions de l'armée chez Tolstoï et tout particulièrement dans *La Mère* de Gorki – nous voulons brièvement regarder l'opposition entre le début bourgeois de cette évolution et le sommet socialiste atteint jusqu'ici, afin de comprendre plus clairement la particularité de Makarenko. Le fait déjà que Goethe et Scott représentent chacun un cas isolé, tandis que chez Makarenko, les cas isolés ne sont que des épisodes, dans le meilleur des cas des points nodaux d'un mouvement global, montre déjà très nettement cette opposition. Même si on ne concevait tout d'abord cette différence que comme quantitative, on serait obligé de voir ici quelque chose de qualitativement nouveau. Chez Goethe et Scott, il s'agit dans une certaine mesure de la possibilité abstraite d'un sursaut moral de quelques membres de la masse plébéienne. Leur destin est

en effet, de ce fait, parcouru par de multiples éléments de hasard : hasard du personnage choisi, mais plus encore hasard de l'occasion déclenchante. C'est pourquoi la capacité d'un tel sursaut, y compris parmi les autres membres de la masse, reste largement dans l'obscurité, justement par suite de la forme abstraite de la possibilité.

Tout cela apparaît donc tout à fait concrètement chez Makarenko : premièrement, nous voyons tant et tant de colons faire leurs preuves (et si peu échouer) que la capacité de développement du groupe ne s'apprécie plus à un exemple toujours plus ou moins fortuit – nécessairement –, mais au groupe lui-même structuré en personnalités individuelles. Deuxièmement, chez chacun des personnages de Makarenko, l'émergence hors de la torpeur du quotidien antérieur n'est pas suscitée par un événement exceptionnel, un fait isolé exceptionnel, – qui de ce fait porterait également en soi un élément indépassable de hasard – mais c'est une composante de la nouvelle vie sociale qui apparaît et se renforce nécessairement. C'est pourquoi les crises, collisions, indignations morales qui s'ensuivent ne renvoient plus à la grisaille de l'ancienne vie, mais constituent au contraire les étapes nécessaires vers une existence d'un type toujours supérieur. Troisièmement, l'évolution décrite à l'instant, souvent critique, est ici conduite consciemment, avec une conscience socialiste. Aussi les événements déclencheurs perdent-ils par là beaucoup de leur caractère fortuit, car même si, dans l'immédiat, ils se produisent spontanément, par hasard, le traitement pédagogique conscient transforme ce hasard en une nécessité du mode de vie socialiste.

Nous avons donc, dans *Le Chemin de la Vie*, d'un côté une chaîne lâche d'événements intéressants isolés, d'aventures, comme dans les romans importants des 17^{ème} et 18^{ème} siècle. Mais tandis que, de l'autre côté, il manque dans ceux-ci – au contraire du roman du 19^{ème} siècle – le lien unificateur concret

que constitue la description d'un environnement, il y a justement chez Makarenko, certes d'une manière toute particulière, ce milieu qui donne la cohérence (la colonie Gorki, entourée de l'édification du socialisme), et elle est artistiquement beaucoup plus efficace que chez les grands réalistes critiques. Balzac, précisément lorsqu'il a voulu définir cette différence de composition entre ses prédécesseurs et ses propres intentions, caractérise le roman du 17^{ème} et du 18^{ème} siècle comme « littérature des idées ». À bon droit, car dans cette littérature, dont le matériau était une société bourgeoise non encore totalement développée, les « idées » devaient fournir le ferment spirituel de la cohérence artistique d'aventures isolées liées de manière décousue par la composition. Avec la consolidation de la société bourgeoise comme principe existentiel réellement rassembleur, unificateur de tous les événements, naît comme reflètement littéraire le roman bourgeois moderne au sens propre, que Balzac, anticipant bien les tendances ultérieures, définit déjà chez ses contemporains (Victor Hugo etc.) comme « littérature des images ». ⁷² Balzac considère lui-même son art comme une synthèse « éclectique » de ces deux orientations : d'un côté la littérature des idées, de l'autre ces tendances qui cherchent à refléter artistiquement, de manière directe et pittoresque, les nouveaux faits de la vie. Aussi inexact et injuste que puisse être ce terme d'« éclectique », s'y fait néanmoins clairement jour la problématique de l'« idée » et de la réalité parmi ces solutions auxquelles le réalisme bourgeois ne pouvait pas parvenir en raison de ses limites sociales. Ce n'est que dans la société socialiste, justement par suite du juste rapport entre idée et réalité établi par Marx, qu'est devenu réalisable le rêve de Balzac de produire une « littérature des idées » sur une base universelle de réalité dépeinte de manière conséquente. La

⁷² Balzac, *Études sur M. Beyle (Stendhal)*, en annexe à Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, Paris, Hetzel, 1846, p. 481.

similitude et les différences entre Makarenko et ses prédécesseurs importants, le rapport de la tradition réaliste au qualitativement neuf nous apparaît par là encore plus clairement.

Le Chemin de la Vie est construit avec des événements qui en tant que tels ne se relient pas en une intrigue, mais qui forment pourtant une unité organique ; c'est une œuvre d'un puissant réalisme, dans tous ses détails et son essence, mais c'est toutefois une incarnation typique de la « littérature des idées ». C'est que le résultat le plus essentiel du monde figuré par Makarenko est justement la naissance d'un « idée » : l'idée de la pédagogie socialiste. On peut à nouveau admirer ici l'originalité artistique de Makarenko. Son œuvre, comme on l'a montré, est une juxtaposition de ces événements isolés qui, pour la plupart, apparaissent comme des collisions. De celles-ci est née la pédagogie socialiste, mais pas comme un quelconque « objectif final ». Le déroulement artistique de l'œuvre consiste plutôt dans le fait que, dans les collisions singulières, des contradictions d'une certaine étape de développement sont réglées ; l'étape supérieure qui en résulte génère alors des contradictions d'un type supérieur et les collisions et solutions qui leur correspondent. C'est ainsi qu'au travers de toute l'œuvre, bien que lui manque obligatoirement l'intrigue individuelle unitaire, court une ligne unitaire des contradictions qui naissent, se résolvent, et se posent à nouveau, et comme couronnement se forme la collectivité avec son style solidifié, elle accède à sa conceptualisation, à savoir la pédagogie socialiste de Makarenko.

C'est là une figuration classique du rapport dialectique de l'idée et de la réalité. L'idée comme produit des déterminations de l'être et processus sociaux, et en même temps comme moteur de leur modification, comme accélérateur de leur changement ; de la contradiction comme principe dynamique

de la réalité dans l'existence et dans la conscience. Si nous avons utilisé ici le mot *classique*, nous l'avons fait au sens de Marx et Engels, qui ont vu en tout premier lieu dans ce mot une description de rapports réels, pour lesquels donc l'utilisation esthétique devait être quelque chose de déduit, seulement justifié lorsque le contenu et la forme sont esthétiquement des reflètements justes d'un état de fait que l'on peut appeler *classique* dans la vie de la société. C'est ainsi que pour Marx, le développement du capitalisme anglais est classique, et Engels parle en général du mode logique de traitement de la réalité comme une « image corrigée, mais corrigée selon des lois que fournit le véritable cours de l'histoire lui-même, dans la mesure où chaque élément peut être considéré au point de développement de sa pleine maturité, de sa classicité. »⁷³ Cette définition d'Engels – avec des variations qui résultent de la spécificité du reflètement artistique de la réalité – est également valable pour l'esthétique.

En ce sens, nous pensons pouvoir appeler *classique* l'œuvre de Makarenko. Il expose un processus vital significatif, de telle sorte que toutes ses étapes apparaissent dans leur maturité totale et développée, que toutes les déterminations décisives se développent dans la dynamique de leurs contradictions véritables : la société socialiste en construction nous fournit un vecteur important de sa croissance à un niveau supérieur. Le caractère classique de ce matériau détermine la classicité de sa forme. Car si un écrivain important découvre un thème de vie authentique et de ce fait nouveau, il naît toujours une forme authentique, même si elle correspond encore bien peu à nos préjugés en matière de forme. C'est là qu'est figurée l'« accumulation primitive » de la pédagogie socialiste. Ce n'est donc

⁷³ Engels : *Karl Marx, Zur Kritik der politischen Ökonomie, (Rezension)* [Karl Marx, Contribution à la critique de l'économie politique (recension)], MEW, t. 13, p. 475.

pas un hasard si cette forme s'approche, de loin, de ces mises en forme qui tentent également de refléter ce qui est seulement en train de naître. Mais comme la naissance du socialisme, quel que soit le domaine, est, dans les déterminations décisives, quelque chose de qualitativement neuf, par principe, la forme artistique qui apparaît dans ce processus doit, elle aussi, se différencier en conséquence de toutes les formes antérieures. La classicité n'est donc en aucune façon, comme le pense l'approche formaliste, en opposition à l'originalité véritable, à l'originalité du nouveau contenu, et à la nouvelle forme qui en est organiquement générée, mais c'est au contraire son accomplissement artistique.

[1951]



Annexe :
Table des matières de
Le Chemin de la Vie

PRÉFACE DU RÊVE À LA RÉALITÉ	5
INTRODUCTION	13
<i>La pédagogie concrète : les techniques</i>	16
<i>Fondements idéologiques et politiques de la pédagogie de Makarenko</i>	22
PREMIÈRE PARTIE	27
1. <i>Conversation avec le directeur de l'instruction publique</i>	27
2. <i>Les débuts peu glorieux de la colonie Gorki</i>	30
3. <i>Caractéristique des besoins primordiaux</i>	41
4. <i>Opérations d'ordre intérieur</i>	50
5. <i>Affaires d'État</i>	58
6. <i>La conquête du bac en fer</i>	65
7. « <i>Il faut de tout pour faire un monde</i> ».....	71
8. <i>Caractère et culture</i>	79
9. « <i>Il y a encore des chevaliers en Ukraine</i> »	84
10. <i>Les « champions de l'éducation sociale »</i>	99
11. <i>Le triomphe du semoir</i>	107
12. <i>Bratchenko et le commissaire au ravitaillement</i>	114
13. <i>Ossadtchi</i>	122
14. <i>Des encriers «de bon voisinage</i> »	129
15. « <i>Le nôtre, c'est le plus beau</i> »	135
16. <i>La « habersoup »</i>	143
17. <i>Charine reçoit son dû</i>	152
18. « <i>L'alliance</i> » avec la paysannerie	159
19. <i>Les gages</i>	165
20. <i>Cheptel vif et cheptel mort</i>	174
21. <i>Les sales vieux</i>	189
22. <i>Une amputation</i>	203
23. <i>Les semences d'élite</i>	209
24. <i>Le calvaire de Sémion</i>	218
25. <i>Une pédagogie de galonnés</i>	226
26. <i>Les monstres de la seconde colonie</i>	235
27. <i>La conquête du Komsomol</i>	245
28. <i>L'ouverture de la marche triomphale</i>	253

DEUXIÈME PARTIE	269
1. <i>Une cruche de lait</i>	269
2. <i>Papa Otchenach</i>	280
3. <i>Les dominantes</i>	292
4. <i>Le théâtre</i>	305
5. <i>Une éducation de koulak</i>	321
6. <i>Les traits de Cupidon</i>	331
7. <i>Les jeunes recrues</i>	342
8. <i>Les neuvième et dixième détachements</i>	353
9. <i>Le quatrième spécial</i>	361
10. <i>Les noces</i>	369
11. <i>Lyrisme</i>	386
12. <i>Automne</i>	394
13. <i>Grimaces d'amour et de poésie</i>	410
14. <i>Pas de piaillerie !</i>	417
15. <i>Des gens pénibles</i>	425
16. <i>Le pays des Zaporogues</i>	432
17. <i>Comment on doit compter</i>	444
18. <i>Reconnaissance par le feu</i>	460
TROISIÈME PARTIE	467
1. <i>Les clous</i>	467
2. <i>L'avant-garde</i>	487
3. <i>Mœurs de Kouriaje</i>	506
4. <i>« Tout va bien »</i>	520
5. <i>Idylle</i>	535
6. <i>Cinq jours</i>	549
7. <i>Le trois cent soixante-treize bis</i>	566
8. <i>Le gopak</i>	579
9. <i>Transfiguration</i>	597
20. <i>Au pied de l'Olympe</i>	613
11. <i>La fête de la moisson</i>	629
12. <i>La vie continue</i>	653
13. <i>« Aidez ce petit »</i>	668
14. <i>Récompenses</i>	683
15. <i>Épilogue</i>	701

Table des matières

I.....	9
II.	21
III.	28
IV.....	37
V.....	45
VI.....	66
Annexe : Table des matières de <i>Le Chemin de la Vie</i>	85

